

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.



DUMAS

A la vue de ce portrait pris de trois-quarts, de la vive expression de cette physionomie heureusement saisie et rendue, de cette chevelure abondante et crépelée, marque de l'origine exotique d'une des souches de la famille ; à l'aspect de cette mine fière, de cette tête énergique, sur laquelle les syllabes magiques du nom universellement connu écrit au-dessous, projettent tous les feux de la gloire, l'abonné distrait ou curieux qui parcourra négligemment cette galerie hebdomadaire, ne manquera pas de s'écrier : tiens, tiens, mais ce Dumas fils a une belle tête ! très-originale, ma foi ! Puis la page tournée, un autre tableau, gravure ou paysage, occupera son regard ; mais l'impression reçue restera, et, désormais, au seul énoncé du titre d'une comédie, d'un roman, ou d'une lettre de Dumas fils, ce lecteur, évoquant l'image entrevue, se rappelant les lignes saillantes qui l'ont frappé, reconstituera le portrait ci-dessus. Il m'en coûte de faire tomber encore une de vos illusions, ô lecteur frivole et léger, mais le Dumas à qui nous décernons les honneurs de la gravure, n'a rien de commun avec l'objet de vos admirations littéraires ; ce n'en est pas moins un Dumas de talent, que vous connaissez bien, et que vous estimez à l'égal de l'autre.

Ce modeste homonyme d'un nom doublement illustre est devenu en Canada une personnalité. Dans un genre où on ne lui reconnaît ni rival ni émule, il a conquis une célébrité : c'est la réclame orale vivante, mettant au service de l'annonce la magie et le prestige d'une éloquence spéciale ; d'aucuns l'appellent, par allusion à ses courses, le Juif-Errant de la presse ; nous le nommerons, nous, vu les recettes encaissées, le St. François-Xavier de l'abonnement. Jamais apôtre ne convertit plus d'infidèles.

Une question fort controversée par l'ancienne philosophie fut de savoir, qui de l'œuf ou de la poule avait précédé l'autre ? Ce problème non résolu encore se présente de nouveau à propos de *L'Opinion Publique*. On se demande si le journal doit son succès à M. Dumas, ou si celui-ci doit sa réputation à celui-là. Chose curieuse, l'administration se prononce pour la première alternative, tandis que M. Dumas soutient la seconde.

En tout cas M. Dumas a été le propagateur, le distributeur, l'orateur de *L'Opinion Publique* à sa naissance, et il en reste aujourd'hui la personnification la plus populaire.

S'il n'est pas académicien, comme son homonyme, c'est qu'il n'y a point d'académie à Montréal ; s'il n'a pas écrit le *Demi-Monde*, cela prouve en faveur de nos mœurs, et si la renommée s'empare aujourd'hui de son nom, c'est que, comme Dumas fils, il est, lui aussi, le fils de son père. A ce titre, de même que tout astre à son zénith, il mérite d'être signalé.

Ce fut au commencement de 1857 que M. Paul Dumas quitta la France pour venir tenter fortune en Amérique. Après avoir erré un peu à l'aventure dans le vaste territoire de la République, séjourné quelques mois dans les Etats du Sud, mené cette existence d'aventures dont les mille incidents, tantôt comiques, tantôt dramatiques, donnent en quelques mois l'expérience d'une longue vie, M. Dumas, quittant un pays dont il ignorait la langue et les mœurs, arrivait un beau jour en Canada.

Il existait en ce temps-là à Québec l'imprimerie de la

Reine, établissement de typographie très-important que dirigeait un homme d'une incontestable habileté, M. Desbarats, père. Caractère élevé, nature obligeante et généreuse, le propriétaire de l'imprimerie en question passait auprès de la classe ouvrière pour une sorte de délégué de la providence ; personne n'avait jamais en vain fait appel à ses services.

Or comme notre jeune voyageur avait confié à son hôte avec ses espérances l'état de son budget, celle-ci lui conseilla de s'adresser à M. Desbarats.

Le lendemain, sans plus tarder, M. Dumas se présentait à l'imprimerie. Après avoir décliné ses noms et ses titres, répondit aux quelques questions que M. Desbarats lui adressa au sujet de ses ressources et de ses aptitudes, le nouveau venu, troublé par l'accueil froid et digne du directeur qui jugeait son homme en connaisseur, lui exprima ses doutes sur la possibilité de trouver de l'emploi dans le pays. Son interlocuteur changeant tout à coup de façons, lui frappa familièrement sur l'épaule : « Point de découragement, ajouta-t-il, je vais vous prouver qu'il y a du pain ici pour les enfants de la France comme pour les enfants du sol. Vous entrerez demain matin à l'atelier. »

Je vous laisse à penser la joie du brave Dumas qui, comme il le raconte gaillardement encore, avait lors de cette mémorable entrevue habit de velours et ventre de son. Il entra en effet, au jour dit, dans l'établissement, et il y est encore, consacrant au fils de son protecteur un travail, une application et un zèle, dont on lui a souvent offert ailleurs un prix élevé.

S'il n'est donné qu'à un petit nombre d'illustrer une carrière, une profession, par l'éclat d'une découverte ou la production d'un chef-d'œuvre, chacun, dans le cercle de son activité, dans la sphère de ses travaux, peut approcher de la perfection et tirer de son état considération, respect et fortune. C'est à cette classe d'ouvriers industriels et probes qu'appartient M. Dumas. Aussi quand la maison Desbarats entreprit la magnifique édition des œuvres de Champlain, en confia-t-elle la partie typographique à M. Dumas. Malheureusement, en 1868, alors que tout était prêt pour l'impression, l'incendie de l'établissement Desbarats à Ottawa, détruisait en quelques heures l'œuvre de trois années de travail. On se remit à la besogne, et sous l'habile direction du savant bibliothécaire de l'Université-Laval, M. Laverdière, la composition ainsi que la correction typographiques ayant été faites par M. Dumas, l'ouvrage parut en 1870.

Les bibliophiles, les amateurs de belles impressions, m'ont assuré que l'œuvre est parfaite comme exécution, et qu'y enlever une espace ou toucher à une virgule, serait la gêner, tant tout y est exact, complet, achevé.

Ainsi que la plupart d'entre nous, M. Dumas, après une vie de lutte et de modeste labeur, se serait sans doute éteint obscurément, regretté de quelques amis, si le journal, cette Renommée moderne aux cent mille bouches, n'avait jeté son nom à tous les échos du Canada.

C'est en effet de la fondation de *L'Opinion Publique* que date le rôle, l'existence publique de M. Dumas.

Fonder un journal est chose relativement facile ; les capitaux y suffisent. Mais trouver des abonnés, se former une clientèle nombreuse, là commence la difficulté : celui-ci a pour principe de ne jamais s'abonner ; celui-là reçoit depuis longtemps un autre journal ; les uns ne refusent pas précisément, mais ils se réservent pour plus tard : les

autres désireraient un journal franchement conservateur ou radicalement libéral ; en un endroit, on allègue la dureté des temps, les mauvaises récoltes ; dans une localité éloignée, l'absence de communications rapides, l'arrivée irrégulière du courrier ; enfin chacun donne sa raison, bonne ou mauvaise. A les écouter tous on parcourrait tout le pays et l'on reviendrait bredouille. Il s'agit donc de vaincre les résistances, de dissiper les préventions, d'apaiser les ressentiments, d'expliquer le but, la portée du journal, en faire habilement ressortir l'utilité, l'importance, faire vibrer la fibre nationale ici, flatter là l'esprit de clocher, arguer surtout de la modicité du prix, etc., etc. C'est à dire qu'en fait de finesse, de restrictions, d'euphémisme, de sentiments simulés ou contraints, de moyens diplomatiques à employer, la ratification d'un traité d'alliance entre deux cabinets n'est auprès de la chasse à l'abonné qu'un jeu d'é-pret, un simple délassement. Voilà du moins l'opinion que M. Dumas exprime à ce sujet, et cette confiance dans la valeur de sa mission explique beaucoup de son succès.

Le portrait que nous publions dans ce numéro ne révèle malheureusement rien de l'attitude, du ton, du geste et du débit de M. Dumas ; il faut pour apprécier ses qualités oratoires, l'avoir vu à l'œuvre, en son cadre, sous son jour, sur un *husting*, à la porte d'une église ou au milieu d'une place. Sur ce théâtre, l'homme se transfigure, le dieu de l'éloquence le possède et l'agite ; car le plancher de la tribune est à M. Dumas ce qu'était dans l'antiquité à la pythonisse le trépied sacré. Il faut entendre sa voix grave, ce débit tantôt lent ou pressé, suivre ce geste large et ample, ou énergique et rapide ; son sujet le domine, l'absorbe à un tel point que, pour lui, les plus graves questions disparaissent devant les intérêts de son journal.

A le voir debout sur l'estrade, le buste en avant, le jarret tendu, la tête haute, l'œil plein d'éclairs, agitant d'une main un numéro de *L'Opinion*, tandis que de sa dextre étendue, il montre à la foule une gravure du journal, on dirait Moïse sur le Sinai, présentant aux Hébreux les tables de la Loi.

En dépit des triomphes de son éloquence, M. Dumas n'affecte aucune prétention cicéronienne ; ses discours sont, comme sa personne, simples et unis ; mais tels quels, ils plaisent par leur tour franc et original, par les images familières et les allusions plaisantes qui dérident les auditeurs et conquièrent les abonnés.

Où excelle surtout M. Dumas, c'est dans l'exorde : suivant les localités, dont il connaît fort bien d'avance le tempérament, il procède *ex-abrupto*, ou par insinuation. Il attaque à l'improviste avant qu'on ait pu se mettre en garde ; ou bien, sur le point d'engager la lutte, caresse du regard, distribue des sourires, arrondit le geste, adoucit la voix : miel et sucre, quoi !

En d'autres occasions il mêle habilement les deux manières, et se sert des procédés oratoires comme d'une arme à deux tranchants.

Voici du reste, dans ce dernier genre, un échantillon sténographié sur place :

« Messieurs,

« Avant de vous dire le but de la visite d'un étranger en cette magnifique paroisse, avant de vous exposer l'objet de cette réunion, je réclamerai de votre obligeance une faveur qui ne vous coûtera pas plus que l'air que vous respirez, ou que l'odeur des foins coupés. (Mouvements d'attention dans l'auditoire.)

« Je ne viens pas, Messieurs, vous distribuer de l'argent, mais... (Ici plusieurs personnes s'éloignent prudemment. M. Dumas qui voit la manœuvre, reprend alors d'une voix plus élevée.) Mais je ne viens pas non plus vous en demander. (A ces mots, les déserteurs, rassurés, reviennent à pas comptés.)

« Je ne réclame, Messieurs, qu'une chose sans valeur, dès que le don en est volontaire; une chose fort difficile, pour ne pas dire impossible à obtenir du beau sexe; que l'homme a beaucoup plus de peine à garder le jour que la nuit; une chose enfin que l'on n'obtient jamais que par ici bas qu'au prix même de la vie! (Quelques voix: Qu'est ce que ça peut bien être?)

« Eh bien! Messieurs, cette chose si simple, d'un prix si modique et si chère à la fois, que je réclame, c'est... ne vous effrayez pas, c'est... le silence! (rires.)

« J'ai dit que j'étais étranger, Messieurs, mais je me rétracte. Puis-je me qualifier d'étranger, moi, fils de la France, parlant la même langue, professant la même religion. (Marques d'assentiment.) Non, Messieurs, ici, sur le seuil de cette église, au milieu de cette foule qui m'entoure, je me considère et vous me considérez, j'en suis sûr, comme un des vôtres. (De tous côtés, cris de oui! oui! Applaudissements prolongés.)

« Un de vos frères, Messieurs, viendrait-il faire appel à votre sympathie pour vous imposer d'inutiles sacrifices? manquer à l'hospitalité, et trahir ses hôtes? Le pensez-vous? (Non, non!)

L'auditoire ainsi disposé, M. Dumas entre alors dans le vif de son sujet, et, sa péroraison achevée, recueille les abonnements chez les particuliers, comme les glaneurs les épis sur les pas des moissonneurs.

Lorsque les besoins de la discussion le transportent sur le terrain brûlant de la politique, M. Dumas s'empresse de proclamer que le journal, comme son titre l'indique, représente l'opinion publique, n'appartient à aucun parti, qu'il approuve toutes les bonnes mesures, et combat toutes les mauvaises! On ne saurait être plus juste ni moins compromettant.

Aussi dans la Province de Québec, qu'il a d'ailleurs parcourue en tous sens, depuis le lac St. Jean à Lacolle et de la rivière Baudette à la Gaspésie, M. Dumas jouit d'une grande popularité. Il connaît si bien les rivières, les montagnes, les moindres détails topographiques du pays que, si la chose était possible, il pourrait signaler une erreur dans la carte si minutieuse et si exacte de M. Eugène Taché.

L'ancien abonné pas plus que le nouveau ne songera jamais à adresser une réclamation ou à demander un renseignement à l'administration; l'un et l'autre vous diront: On verra M. Dumas! on écrira à M. Dumas! Comme à son illustre homonyme, Alexandre de son prénom, à qui l'on écrivait: M. Alexandre Dumas, en Europe, de même un grand nombre de lettres arrivent au bureau avec cette simple suscription: M. Dumas de *L'Opinion*, en Canada.

Qui se rappelle aujourd'hui le nom des fondateurs de *L'Opinion Publique*, celui de son imprimeur, voire ceux de ses rédacteurs? un petit nombre n'est-ce pas? Mais qui, dans les campagnes les plus reculées, ne connaît M. Dumas de *L'Opinion*?

C'est à un point tel, que le titre du journal s'est transformé pour cet incomparable agent, comme le nom du lieu de naissance de certaines célébrités contemporaines, en un surnom presque nobiliaire, et que l'on dit partout: M. Dumas de *L'Opinion* comme on dirait M. Mathieu de la Drôme. Jamais, du reste, M. Dumas n'a paru blessé de cette appellation, et il porte sa particule avec la même désinvolture qu'un De Rohan son titre de Duc.

Si nous publions aujourd'hui cette biographie, ce n'est point pour brûler quelques grains d'encens en l'honneur d'un grand du monde ou d'un puissant du jour, mais afin de constater que le brevet décerné par le public à un modeste employé, en raison de son zèle, de son intelligence et de son honnêteté, a aussi sa valeur dans l'armorial des travailleurs, et que la célébrité de M. Dumas est bien vraiment le double fruit de *l'opinion publique*.

En donnant ainsi accès à nos coulisses, et en communiquant le texte même du rôle de notre premier sujet, nous avons livré le secret de notre force; nous nous trouvons dans le cas de Samson après la fameuse coupe de cheveux faite par Dalila. Il n'importe! bien que chacun soit prévenu des moyens et de la puissance de M. Dumas comme agent d'abonnement, le nouveau propriétaire de *L'Opinion* ne redoute aucune conséquence fâcheuse de nos indications.

Où, vous tous, souscripteurs futurs, qui entendrez bientôt les merveilleuses réclames de notre agent, qui déjà connaissez les séductions de sa parole, le charme persuasif de ses discours, vous deviendrez nos abonnés, non par coïncidence, par surprise ou par ruse, mais volontairement! Car nous sommes persuadés que si les raisons démonstratives, les arguments, les chiffres évoqués par M. Dumas, vous laissent insensibles et froids, vous ne pourrez résister à la bonhomie de sa nature, à la sincérité de son accent, à la franchise de ses manières, surtout à cette probité scrupuleuse, à ce zèle pour le journal, à ce dévouement au patron, qui font de sa personnalité un type, un modèle et un exemple.

A. ACHINTRE.

Nous consacrons tout notre numéro d'aujourd'hui au compte-rendu de la grande fête de Québec. Nous avons recueilli les meilleurs rapports dans les journaux de la capitale. *L'Événement* et surtout le *Canadien* ont fait un brillant effort en cette circonstance.

DEUXIEME CENTENAIRE

SOUVENIRS HISTORIQUES

LES RÉCOLLETS

A la date du 25 mai 1615, les trois premiers apôtres qui aient annoncé l'évangile sur les bords du St. Laurent, mettaient pied à terre à Tadoussac; quelques jours plus tard ils arrivaient à Québec.

Le navire à bord duquel les saints missionnaires avait fait la traversée de l'Atlantique était le *Saint-Etienne*. Ce navire, parti de Honfleur le 24 avril précédent, avait pour capitaine et commandant le sieur de Pontgravé.

Les noms de ces trois premiers ministres de l'évangile étaient: Denis Jamay, Jean Dolbeau et Joseph Le Caron. Ils appartenaient à l'ordre religieux des Récollets, et amenaient avec eux un frère de leur ordre, le frère Pacifique Duplessis.

L'arrivée au Canada de ces quatre vénérables missionnaires était due à la sollicitude de Champlain, fondateur de Québec, et père de la Nouvelle-France. Voici en quels termes Champlain s'exprime à ce sujet (*Mémoires de Champlain, Édition Laverdière-Desbarats*):

«... Ayant reconnu dans mes nombreux voyages qu'il y avait, en quelques endroits du Canada, des peuples sédentaires et se livrant à l'agriculture, mais qui n'avaient ni foi ni loi et vivaient sans la connaissance de Dieu, sans religion et comme des bêtes brutes, je compris que je me rendrais coupable, si je ne faisais tous mes efforts pour leur procurer les moyens de connaître Dieu et notre sainte religion. Pour exécuter ce dessein, j'ai fâché de trouver quelques bons religieux qui avaient le zèle et la gloire de Dieu!...

Les Récollets étaient à peine arrivés à Québec qu'ils entreprenaient de bâtir une chapelle. Le soin de cette construction fut confié au Père Dolbeau; et le vingt-sixième jour de juin 1615, un mois après leur arrivée, ce vénérable récollet avait le bonheur de dire la première messe dans la petite chapelle de la Basse-Ville!... Humble chapelle construite en bois brut... la mère de toutes ces innombrables chapelles, églises et somptueuses cathédrales ornées de l'or le plus fin, resplendissantes des pierres les plus précieuses, que l'on voit disséminées partout, aujourd'hui, sur ce vaste continent de l'Amérique du Nord, et devant lesquelles le voyageur s'arrête étonné!

Cette petite chapelle de la Basse-Ville est aussi la mère—fons et origo—de la vénérable cathédrale de Québec, que l'immortel Pie IX vient d'élever au rang de *Basilique mineure*: lui octroyant, par là, un gage tout spécial de son affection, puisque ce nouveau titre lui donne la primauté sur toutes les cathédrales des deux Amériques. En effet, l'église de Notre-Dame de Québec est la seule basilique de tout le continent américain.

Voici en quels termes le Père LeClerc raconte les cérémonies qui accompagnèrent la célébration de la première messe du Père Dolbeau dans la petite chapelle de la Basse-Ville de Québec:

«Rien ne manqua pour rendre cette action solennelle, autant que la simplicité de cette petite troupe d'une colonie naissante le pouvait permettre. S'étant préparés par la confession, ils y reçurent le Sauveur par la communion eucharistique. Le *Te Deum* y fut chanté au son de leur petite artillerie, et, parmi les acclamations de joie dont cette solitude retentissait de toutes parts, l'on eût dit qu'elle s'était changée en un paradis, tous y invoquant le roi du ciel, et appelant à leur secours les anges tutélaires de ces vastes provinces.»

L'historien américain, Shea, apprécie cet événement de la manière suivante:

«Ce fut un beau jour pour Champlain et pour les colons réunis autour de lui que celui où, dans la petite et pauvre chapelle de Québec, ils assistaient pour la première fois au saint sacrifice de la messe, sur les bords du grand fleuve Saint-Laurent, inaugurant ainsi la foi catholique dans le Canada. Pendant un siècle et demi, l'église de Québec a été le centre et le seul foyer du catholicisme dans les immenses régions qui s'étendent depuis la Baie d'Hudson jusqu'aux possessions espagnoles.»

Quelques semaines après leur arrivée, les trois pères récollets se partageaient l'immense domaine offert à leur zèle apostolique. Ferland décrit comme suit ce singulier partage:

«L'on tint un conseil auquel assistèrent Champlain, les pères récollets, et quelques-unes des personnes les plus intelligentes de la colonie. L'on y convint que les missionnaires seraient placés sur différents points du pays: que le Père Denis Jamay resterait à Québec, d'où il desservirait les Trois-Rivières; que le Père Dolbeau irait demeurer à Tadoussac pour instruire les montagnais, jusqu'au golfe Saint-Laurent.»

Le Père Le Caron eut en partage le pays des Hurons, où les Français n'avaient pas encore pénétré.

Le champ était vaste, ajoute Ferland; aussi y avait-on taillé largement. Car, depuis le golfe Saint-Laurent jusqu'à l'extrémité occidentale de la mission confiée au Père Dolbeau, l'on comptait trois cent cinquante lieues en ligne directe! A la vue de cet acte d'héroïsme sublime, et de tant d'autres qui pullulent dans notre héroïque histoire—(tous relatés dans ce bon vieux langage de nos anciennes annales)—un seul cri, mais un cri d'enthousiasme, part tout naturellement du fond du cœur, et vient clater sur nos lèvres... QUELS HOMMES!

Dès le mois de décembre de la même année, le Père Dolbeau prenait possession de sa cure à Tadoussac... Il commença par se bâtir une cabane, et une sorte de chapelle pour y réunir les Français et les Sauvages, et y célébrer l'office divin.

Le zèle du bon père ne se borna pas seulement à évangéliser les Montagnais, mais il alla encore porter la bonne nouvelle de l'évangile chez les Betsiamites, les Papinachois, et jusque chez les Esquimaux.

Le Père Le Caron se dirigea vers l'ouest, et se rendit au pays des Hurons. Il a décrit lui-même les fatigues de ce long et pénible voyage: «Il serait difficile de vous dire la lassitude que j'ai soufferte, ayant été obligé d'avoir tout le long du jour l'aviron à la main et de ramer de toute ma force avec les Sauvages. J'ai marché plus de cent fois dans les rivières, sur des roches aiguës qui me coupaient les pieds, dans la fange, dans les bois, où je portais le canot et mon petit équipage... Je ne vous dirai rien du jeûne pénible qui nous désola, n'ayant qu'un peu de sagamité, espèce de pulment composé d'eau et de farine

de blé-d'inde que l'on nous donnait soir et matin, en très-petite quantité.»

Dans l'automne de 1619, les Pères Récollets commencèrent la construction de leur couvent, à l'endroit occupé aujourd'hui par l'Hôpital-Général.

La petite rivière qui serpente en cet endroit portait le nom de *Cabirecoubat*; nom sauvage qui signifie: nombreux méandres ou détours. Les récollets lui donnèrent le nom de rivière St. Charles—nom qu'elle porte encore aujourd'hui—en l'honneur du sieur Charles des Boues, un de leurs bienfaiteurs.

Le dernier récollet du Canada, le frère Louis (né Louis François Martinet dit Bonnamie) est décédé à St. Roch de Québec, à l'âge de 83 ans et 8 mois. Il fut inhumé dans l'église de cette paroisse le 12 août 1848.

LES JÉSUITES

Les Récollets avaient passé près de onze années dans la Nouvelle-France, et, durant cet intervalle, ils avaient fait si ample moisson parmi les tribus sauvages que leur zèle ne pouvait plus suffire à la besogne. En conséquence, ils s'adressèrent aux Jésuites de France, et leur demandèrent de vouloir bien venir partager avec eux les labeurs et les dangers de leur pénible apostolat.

Les Jésuites acceptèrent avec empressement l'offre qui leur était faite, et, en 1626, les Pères Charles Lalemant, Ennemond Massé et Jean de Brébœuf arrivaient à Québec.

Ils furent hébergés d'abord par les Pères Récollets; mais bientôt ils parvinrent à se construire un logement convenable, sur la rive nord de la rivière St. Charles, à l'embouchure de la rivière Lairet (près le pont Bickell). Ce premier établissement reçut le nom de Notre-Dame des Anges.

Il faudrait des volumes pour redire les innombrables travaux des Jésuites dans la Nouvelle-France: les détails concernant leurs pénibles missions sont consignés dans toutes nos histoires du Canada; et les noms et les œuvres des Pères Jogues, Brébœuf, Lalemant, Bressani, de Noue, Daniel, Garnier, etc., etc., sont connus de tout le monde.

Plusieurs eurent à subir les tortures du martyr, et bien que celui des Pères Brébœuf et Lalemant soit, pour ainsi dire, légendaire, néanmoins on en relit toujours la description avec un nouvel intérêt.

Les Iroquois venaient d'envahir la bourgade de Saint-Louis où se trouvaient les Pères de Brébœuf et Gabriel Lalemant, (1649). «Au milieu des horreurs de la mêlée, dit Ferland, pendant que les décharges de la mousqueterie, les cris des guerriers, les gémissements des blessés formaient autour d'eux une épouvantable confusion de bruits qui déchiraient les oreilles et attristaient le cœur, les deux missionnaires se tenaient auprès de la brèche, l'un occupé à baptiser les catéchumènes, et l'autre donnant l'absolution à ceux qui étaient déjà chrétiens. Ils furent bientôt saisis eux-mêmes, et envoyés avec les autres prisonniers au bourg de Saint-Ignace... Salués à leur arrivée par une rude bastonnade, les deux Pères sont attachés au poteau, et tourmentés avec le fer et le feu. On leur suspend au cou un collier de haches rougies sur des charbons; on leur met des ceintures d'écorce, enduites de poix et de résine enflammées; en dérision du saint baptême, on leur verse de l'eau bouillante sur la tête. Quelques Hurons transfigés se montrent de plus en plus cruels, et joignant l'insulte à la cruauté: «Tu nous as dit, Echon, répétaient-ils, que plus on souffre en ce monde, plus on est heureux dans l'autre: eh bien, nous sommes tes amis, puisque nous te procurons un plus grand bonheur dans le ciel. Remercie-nous des bons services que nous te rendons.»

«Dans le plus fort de ses tourments, le Père Gabriel Lalemant levait les yeux au ciel, joignant les mains et demandant à Dieu du secours. Le Père de Brébœuf demeurait comme un rocher, insensible au fer et au feu, sans pousser un seul cri, ni même un seul soupir. De temps en temps, il élevait la voix pour annoncer la vérité aux infidèles, et pour encourager les chrétiens qu'on torturait autour de lui. Irrités de la sainte liberté avec laquelle il leur parlait, ses bourreaux lui coupèrent le nez, lui arrachèrent les lèvres, et lui enfoncèrent un fer rouge dans la bouche. Le héros chrétien conserva le plus grand calme, et son regard était si ferme et si assuré, qu'il semblait encore commander à ses bourreaux.

«On amena alors près du Père Brébœuf son jeune compagnon couvert d'écorces de sapin, auxquelles on se préparait à mettre le feu. Celui-ci, se jetant aux pieds du vieux missionnaire, se recommanda à ses prières et répéta les paroles de l'apôtre saint Paul: «Nous avons été mis en spectacle au monde, aux anges et aux hommes.» En ramenant le Père Lalemant à son poteau, on alluma les écorces qui le couvraient, et ses bourreaux s'arrêtèrent pour goûter le plaisir de le voir brûler lentement, et d'entendre les soupirs qu'il ne pouvait s'empêcher de pousser.

«Rendus furieux par l'odeur du sang, les Iroquois se surpassèrent dans cette occasion, par des raffinements de cruauté; ils arrachèrent les yeux du Père Lalemant, et mirent à la place des charbons ardents. Ils taillaient sur les cuisses et sur les bras des deux missionnaires des morceaux de chair qu'ils faisaient rôtir sur des charbons et qu'ils dévoraient sous leurs yeux.

«Les tourments du Père de Brébœuf durèrent environ trois heures; il mourut le jour même de sa prise, le seize mars, vers quatre heures du soir. Après sa mort, les barbares lui arrachèrent le cœur qu'ils se partagèrent; ils espéraient que ceux qui en mangeraient obtiendraient une portion du courage de leur victime. Les bourreaux s'acharnèrent alors sur le Père Gabriel Lalemant qui fut torturé sans interruption jusqu'au lendemain à neuf heures du matin. Encore dut-il de voir terminer alors ses maux à la compassion d'un Iroquois, qui, fatigué de le voir languir depuis un jour et une nuit, lui donna un coup de hache pour mettre un terme à ses souffrances.»

«Dans toute l'histoire du Canada,» ajoute Ferland, «on ne rencontre pas de plus grande figure que celle du Père de Brébœuf. Parmi les missionnaires et les courageux laïques qui, pour la cause de Dieu, se sont exposés volontairement à la mort et ont réussi à obtenir la gloire du martyr plusieurs ont eu autant de mérite que cet homme vénérable;... mais les circonstances qui ont précédé, accompagné et suivi le martyre du Père de Brébœuf lui donnent un relief tout particulier.»

Le Père de Brébœuf était issu d'une famille noble de la Normandie, laquelle, paraît-il, a été la souche de la famille Arundel, d'Angleterre.

Son crâne, enfermé dans une chasse d'argent, est conservé précieusement à l'Hôtel-Dieu de cette ville.

Parmi les monuments érigés dans la Nouvelle-France par les disciples de saint Ignace, le *Collège des Jésuites*, converti en casernes, après la cession du Canada à l'Angleterre, occupe le premier rang.

Ce vénérable monument tombe en ruines, et bientôt va être démolé. Cependant, avant que l'impitoyable marteau du démolisseur ait commencé son œuvre, le vieux collège, grâce au deuxième centenaire, aura brillé d'un dernier éclat; une généreuse souscription, organisée parmi les citoyens de Québec, lui réserve la surprise d'une splendide illumination.

Les fondations du Collège des Jésuites furent posées en 1635. "Dès lors, dit Laverdière, quantité de Français, assurés de pouvoir procurer à leurs enfants une éducation qu'on ne trouvait pas alors dans bien des villes du royaume, se fixèrent volontiers dans la colonie; et les Sauvages, dans l'espoir d'y faire instruire les leurs, se rendirent de toutes parts aux environs de Québec."

ETABLISSEMENTS RELIGIEUX

Dans l'intervalle compris entre 1608, époque de la fondation de Québec, et l'arrivée au Canada de Mgr de Laval (1659), plusieurs établissements religieux furent fondés dans la Nouvelle-France.

Les premières fondations de ce genre furent celles de l'Hôtel-Dieu et des Ursulines de Québec, en 1639.

"Deux choses manquaient encore à la colonie, dit Laverdière, un hôpital et une école pour l'instruction des filles.

"La duchesse d'Aiguillon se chargea elle-même de la fondation de l'Hôtel-Dieu de Québec, et obtint de la communauté de Dieppe trois hospitalières: les mères Saint-Ignace, Saint-Bernard et Saint-Bonaventure. La seconde institution fut entièrement l'œuvre de la providence qui la fit naître et réussir lorsque les amis et protecteurs du Canada la croyaient impossible. Une jeune dame de condition et de beaucoup de piété (Madame de la Peltrie)... consacra ses biens et sa personne à la fondation du couvent des Ursulines de Québec, qui a si puissamment contribué, jusqu'à nos jours, à répandre dans le sein de la famille canadienne ce parfum de bonne éducation et de savoir-vivre qu'on ne s'attendait à trouver d'ordinaire que dans les pays les plus policés.

"Elle s'associa la mère Marie de l'Incarnation, religieuse de Tours, remarquable par ses talents en tout genre, et surtout par ses admirables vertus qui lui ont fait donner le nom de Thérèse du Canada. Celles qui lui furent données pour compagnes furent les mères Marie de Saint-Joseph et Cécile de la Croix.

"Le jour de l'arrivée des religieuses (1er août) fut une fête pour toute la ville; les travaux cessèrent, et les boutiques furent fermées. Le gouverneur reçut ces héroïnes sur le rivage, à la tête de ses troupes et au bruit du canon. Après les premiers compliments il les conduisit, au milieu des acclamations du peuple, à l'église où l'on chanta le *Te Deum* solennel.

"Ensuite elles allèrent ensemble au village de Sillery. A la vue des cabanes sauvages, ces saintes filles, loin de se rebuter, se trouvèrent saisies d'un nouveau transport de zèle, et témoignèrent une grande impatience de commencer l'exercice de leurs fonctions."

Les hospitalières se logèrent temporairement dans une maison située à l'endroit occupé aujourd'hui par l'église anglicane. Les Ursulines fixèrent leur résidence à la Basse-Ville, à l'endroit occupé par l'hôtel Blanchard.

L'année 1641 vit la naissance de Montréal, fondée par M. de Maisonneuve, sous le nom de Ville-Marie. Mais le nom de Montréal, dérivé du mot *Mont-Royal*, que Champlain avait donné à la montagne qui domine la ville, a prévalu.

"M. de Maisonneuve, dit Laverdière, gentilhomme champenois, amena plusieurs familles de France. Il était accompagné d'une fille de condition, nommée mademoiselle Mance, destinée à prendre soin des personnes de son sexe. Comme la saison était avancée, ils passèrent l'hiver à Québec, M. de Maisonneuve se contentant d'aller visiter l'île, et d'y donner des ordres pour construire une chapelle, avec quelques habitations.

"M. de Montmagny et le supérieur des Jésuites l'y accompagnèrent et le proclamèrent gouverneur de Montréal le 15 octobre. Au printemps de 1642, la petite colonie débarqua dans l'île, le 17 mai, à l'endroit appelé depuis la Pointe-à-Cailières. La messe y fut célébrée par le supérieur des Jésuites et toute l'île fut mise sous la protection de la Sainte Vierge."

Dès 1633, Marguerite Bourgeoise, pauvre et sainte fille, fonda le célèbre couvent de la Congrégation de Notre-Dame; quelques années plus tard, quatre sulpiciens arrivaient à Montréal. Le Séminaire de Saint-Sulpice fut fondé en 1677. L'hôtel-Dieu de Montréal date de 1657. Les innombrables services rendus à la colonie par ces trois établissements sont trop connus pour qu'il soit nécessaire d'en faire l'énumération.

MONSIEUR DE LAVAL ET LE SEMINAIRE DE QUEBEC

Cependant, au dire des historiens, certains désordres commençaient à s'introduire dans la colonie; et les missionnaires, répandus sur cet immense territoire de la Nouvelle-France, comprirent bientôt que la présence d'un supérieur ecclésiastique devenait opportune et même nécessaire.

En conséquence, les missionnaires demandèrent un évêque, et ils proposèrent comme étant le plus apte à remplir ce poste important François de Laval, abbé de Montigny.

Les noms et prénoms du nouvel évêque étaient: François-Xavier de Laval de Montmorency. Il était né à Laval, diocèse de Chartres, le 30 avril 1623, et avait été sacré évêque de Pétrée, *in partibus*, à l'âge de 36 ans, par le nonce du pape.

Mgr. de Laval mit pied à terre à Québec, le 6 juin 1659.

L'arrivée de cet illustre prélat, allié à la famille royale, et dans les veines duquel coulait le sang du premier baron chrétien, a été assurément un des événements les plus remarquables de l'histoire du Canada et de l'histoire de toute l'Amérique du Nord. Aussi, son arrivée fut-elle célébrée à Québec avec une solennité et une pompe dignes de la circonstance. Mais ici, je laisse la parole à l'abbé Edmond Langevin, du diocèse de Rimouski, qui vient de livrer à la publicité, à l'occasion du deuxième centenaire, une œuvre historique des plus importantes intitulée: *Notice biographique sur François de Laval de Montmorency, premier évêque de Québec*.

Enfin, "dit l'abbé Langevin," le Canada avait un évêque. Les deux vaisseaux venus cette année de France, écrivait le Père Jérôme Lalemant au Provincial de France, ont changé la face de nos cœurs et de tout le pays; ils ont fait naître la joie partout: l'un, par les heureuses nouvelles de la paix entre les deux couronnes, l'autre, par la venue de Mgr. l'ill. et R. V. évêque de Pétrée.....

"Dieu a relevé nos espérances par le don qu'il nous a fait d'un prélat après lequel cette église naissante soupirait depuis un si long temps.

"Le lendemain, 17, M. le vicomte d'Argenson, gouverneur-général depuis un an, alla au-devant du vicaire apostolique et le reçut avec tous les honneurs dus à son rang et à son mérite... M. de Laval, environné de ses compagnons de voyage, monta avec le gouverneur au son des cloches et au bruit de toute

l'artillerie du fort. M. d'Argenson le conduisit à l'église paroissiale, puis au château, où les Jésuites vinrent lui rendre leurs devoirs.....

"Une fois arrivé sur cette terre, la première pensée du prélat fut pour les pauvres sauvages; et un enfant huron étant venu au monde, il eut la bonté de le tenir sur les fonts du baptême. Un jeune homme, aussi huron, malade à l'extrémité, devait recevoir les derniers sacrements. Mgr. de Laval voulut s'y trouver et lui consacrer ses premiers soins et ses premiers travaux, donnant un bel exemple à nos sauvages qui le virent avec admiration, dit la Mère de l'Incarnation, prosterné près d'un pauvre moribond qui sentait déjà le cadavre et auquel il nettoyait de ses propres mains les endroits du corps où l'on devait faire les onctions sacrées."

Le 22, Mgr. de Laval fit un grand festin aux sauvages dans une des salles des Jésuites.

"Nos Sauvages," dit la Relation de 1659, "ne se seraient pas formé une idée digne de Mgr. l'évêque, s'il ne se fût accommodé à leur façon de faire, et s'il ne les eût régalez par un festin solennel, lequel les ayant mis de bonne humeur, ils lui firent leurs harangues, entremêlées de leurs chansons ordinaires. Ils le complimentaient chacun en leur langue avec une éloquence autant aimable que naturelle. Le premier qui harangua fut un des plus anciens Hurons... Nous ne sommes plus rien, dit-il, ô Harionouagui, c'est le nom qu'ils donnent à Monseigneur et qui signifie en leur langue l'homme du grand affaire.

"Nous ne sommes plus que le débris d'une nation florissante qui étit autrefois la terreur des Iroquois, et qui possédait toute sorte de richesse: ce que tu vois n'est que la carcasse d'un grand peuple dont l'Iroquois a rongé toute la chair et qui s'efforce d'en sucer jusqu'à la moëlle. Quels attraits peux-tu trouver dans nos misères? Comment te laisses-tu charmer par ce reste de charogne vivante pour venir de si loin prendre part à un si pitoyable état auquel tu nous vois?"

Un capitaine algonquin prit ensuite la parole:

"Je m'en souviens, dit-il, en comptant sur ses doigts, il y a 23 ans que le Père Lejeune, en nous semant les premières semences de la foi, nous assura que nous verrions un jour un grand homme qui devait avoir toujours les yeux ouverts, et dont les mains seraient si puissantes que, du seul attouchement, elles inspireraient une force indomptable à nos cœurs contre les efforts de tous les démons. Je ne sais s'il y comprenait les Iroquois; si cela est, c'est à présent que la foi va triompher partout...."

Telles furent les solennités qui marquèrent l'arrivée à Québec du premier évêque de l'Amérique du Nord.

De 1659 à 1674, Mgr. de Laval dirigea les missions de la Nouvelle-France, lesquelles comprenaient presque toute l'Amérique du Nord—sous le nom d'évêque de Pétrée, *in partibus*. Ce ne fut qu'à la date du 1er octobre 1674 que le diocèse de Québec fut érigé, et que Mgr. de Laval prit le nom d'évêque de Québec; et c'est à la célébration de cet événement mémorable que nous sommes conviés aujourd'hui par Mgr. l'archevêque Taschereau, le XVe successeur de Mgr. de Laval.

Qu'ajouterais-je de plus?—Dès l'année 1663, Mgr. de Laval avait fondé le séminaire de Québec, et à sa mort, il lui légua tous ses biens.

Deux siècles plus tard, le séminaire de Québec fondait l'Université-Laval!.....

CONCLUSION

Le petit grain de sénévé, semé à la Basse-Ville de Québec, par les trois Récollets Dolbeau, Le Caron et Jamay; petit grain arrosé du sang de tant de martyrs; cultivé avec tant d'amour par François de Laval et ses dignes successeurs, est devenu comme le grain de sénévé de l'évangile, une herbe aux rameaux gigantesques,—semblable à un arbre,—à l'ombre duquel de nombreux oiseaux du ciel ont trouvé refuge et abri.....

En effet l'immense diocèse de Mgr. de Laval s'est subdivisé en huit provinces ecclésiastiques renfermant pas moins de 61 diocèses.

La liste suivante de la subdivision de l'ancien diocèse de Québec est empruntée à l'ouvrage de l'abbé Langevin:

DIOCÈSE DE QUÉBEC ÉRIGÉ LE 1ER OCTOBRE 1674

Subdivisé (en 1874) en 61 diocèses (formant huit provinces ecclésiastiques), à savoir:

Montréal, 1836; Ottawa, 1847; Saint-Hyacinthe, 1852; Trois-Rivières, 1852; Saint-Germain de Rimouski, 1867; Sherbrooke, 1874; Halifax, 1845; Saint-Jean de Terre-Neuve, 1769; Charlottetown, 1829; Saint-Jean, N. B., 1842; Arichat, 1844; Chatham, 1860; Le Havre de Grâce, 1860; Toronto, 1842; Kingston, 1826; Hamilton, 1856; London, 1856; Sault Sainte Marie, 1874; St. Boniface, 1847; St. Albert, 1867; Rivière McKenzie, 1763; Oregon City, 1846; Nesqually, 1850; Victoria, 1844; Colombie Britannique, 1864; Idaho, 1865; Pittsburgh, 1843; Erie, 1853; Nouvelle-Orléans, 1793; Mobile, 1824; Natchez, 1837; Little Rock, 1843; Galveston, 1847; Natchitoches, 1853; St. Louis, 1826; Dubuque, 1837; Nashville, 1837; Chicago, 1844; Milwaukee, 1844; Santa-Fé, 1850; St. Paul, 1850; Alton, 1857; Kansas, 1851; Nebraska, 1851; St. Joseph, 1868; Green-Bay, 1868; La Crosse, 1868; Colorado, 1868; Cincinnati, 1833; Louisville, 1808; Détroit, 1832; Vincennes, 1834; Cleveland, 1847; Covington, 1853; Fort Wayne, 1857; Marquette, 1857; Columbus, 1868; Buffalo, 1847; Burlington, 1853; Rochester, 1868; Ogdensburg, 1872.

Prélats de l'Amérique du Nord, nobles héritiers de Laval, et ses dignes successeurs, soyez les bienvenus!—Le vieux Québec tressaille d'allégresse, en vous recevant dans ses murs!.....

HUBERT LA RUC.

LES ARCS DE TRIOMPHE—LE VIEUX QUÉBEC—ÉVOCATION.

Notre vieille capitale offre en ce moment un aspect inaccoutumé de vie, un air de fête solennelle, qui surprend même les gens les plus indifférents à ces sortes de démonstrations publiques. La population en liesse acclame le deux-centième anniversaire de l'heureux jour où, sortant du berceau, la petite colonie de la Nouvelle-France obtenait l'honneur d'être érigée en diocèse.

De toutes les décorations qui frappent le plus agréablement le regard, viennent en premier lieu les arcs de triomphe qui s'élèvent dans le voisinage de la cathédrale et sur l'ancienne Place-D'Armes où paraissent jadis nos guerriers aux.

Le dessin des neuf principaux est dû au crayon de M. Eugène Taché, qui a eu l'heureuse idée d'offrir, en chacun d'eux, un échantillon des différents styles de l'architecture chrétienne, représentant les diverses phases par lesquelles l'église a passé.

Ainsi, le premier, qui se trouve près du Bureau de Poste, est une reproduction aussi fidèle qu'on la peut faire, avec les

matériaux employés, des catacombes avec leurs couloirs sombres, étroits et enfouis sous terre, et qui rappellent les commencements pénibles de l'Eglise, temps d'angoisse et de périls, où les premiers chrétiens cherchaient dans les souterrains de Rome un abri contre les persécutions.

Si nous remontons maintenant vers la Place-d'Armes, le second qui s'offre à notre vue est de style latin. Ici le ceintre s'étend plus à l'aise, les colonnes se dégagent plus élégantes, l'ornementation apparaît aux regards qui la peuvent maintenant admirer. Car les disciples du Christ sont sortis victorieux de terre et adorent le vrai Dieu, sous le ciel vaste, dans les temples purifiés de la vieille Rome païenne.

Ce troisième est de style bysantin et réveille au souvenir le séjour de l'église chrétienne à Constantinople. Ornementation plus recherchée, grâce étrange dans le ceintre semi-ogival et dans le fût irrégulier des colonnes; ce n'est déjà plus le style latin, mais ce n'est pas encore l'architecture arabe. Ce n'est qu'un aperçu du premier plan des frontons de l'Orient.

Celui qui se dresse près de l'Ecole Normale est pur romain. Les lignes graves et sereines du plein ceintre annoncent la tranquillité, le repos de l'Eglise reine de l'Italie et déjà maîtresse d'une partie de l'Europe.

Près du vieux Palais de Justice, et en descendant vers la rue du Trésor, l'ogive est le principe des deux arcs qui suivent. Le premier est ogival-italien et le second gothique-français. Tous les deux sont d'origine contemporaine et remontent à la seconde moitié du moyen-âge. La foi un instant atténuée s'est ranimée sous le souffle puissant de Pierre l'Hermite; et toute la chevalerie chrétienne s'est élançée, au cri de *Dieu le veut*, pour aller reconquérir le tombeau du Sauveur. Après avoir longtemps guerroyé contre l'infidèle, avec des alternatives de victoires et de défaites, après avoir inondé l'Orient du plus noble sang de l'Europe, les barons chrétiens rapportent de leur lointaine expédition le souvenir de l'admirable style arabe, et l'on voit bientôt s'élever en Italie et surgir sur la Gaule convertie ces ravissantes cathédrales gothiques dont les faisceaux de colonnes, hardiment élançées vers le ciel témoignent, jusqu'à la fin des âges, de la foi chevaleresque de ces preux du temps héroïque des croisades.

Encore ogival, mais multiforme, hérissé, touffu, efflorescent, le septième appartient au gothique flamboyant des quatorze et quinze siècles. Toute l'Europe est chrétienne, et les prières joyeuses des fidèles s'élançant vers le ciel en trilles étincelants, à travers la feuillure des arabesques et des dentelures de pierre des sveltes cathédrales.

Ici, dans la rue Buade nous passons au style de la Renaissance qui est un mélange de tous les genres précédents joint au style grec. Vu les goûts raffinés de l'époque, l'architecture prend une physionomie plus recherchée, et les monuments d'alors revêtent la même profusion d'ornements que l'on remarque dans les toilettes brillantes et sur les riches habits des galants seigneurs de la cour du galant François Ier. Cependant déjà l'on commence à remonter aux sévères traditions de l'antiquité, qui finiront par triompher tout à fait avec le style classique dont nous avons un modèle dans le dernier arc érigé à droite du parvis séculaire de la basilique. Majestueux et serein, dans son unité architecturale, le style classique est l'emblème de l'unité religieuse dans laquelle le christianisme tend rapidement à embrasser toutes les populations du globe.

C'est une excellente idée que d'avoir ainsi groupé ces arcs de triomphe entre l'évêché, la cathédrale et le vieux château. Car ce petit espace de terrain resserré entre l'église et l'étar, a vu se dérouler les destinées de la Nouvelle-France. C'est là le point culminant, le centre sur lequel viennent converger tous les rayons lumineux de notre histoire.

Remontons, si vous le voulez, le cours des deux siècles passés—au premier octobre 1674—et reconstruisons dans notre pensée le Québec du 17e siècle.

Plaçons-nous au commencement de la rue à laquelle le comte de Frontenac, Louis de Buade, vient de donner son nom.

Nous sommes en face de la maison de Noël Morin, située à peu près à l'endroit où s'élève le presbytère actuel. Après avoir salué le vénérable prélat qui y réside, M. l'évêque de Québec, Monseigneur de Laval, nous avançons vers la rue du Fort en promenant nos regards sur la Basse-Ville qui étale à nos pieds ses quatre-vingts maisons où réside la majeure partie de la population de l'humble capitale. Car à l'exception du château et de quelques rares demeures éparpillées le long des rues Buade, St. Louis, de la Fabrique, du Palais et St. Jean, la Haute-Ville est toute occupée par les communautés religieuses. En glissant sur les toits de la ville basse, notre œil s'arrête un instant, rêveur, sur le Magasin, première habitation construite à Québec, par Champlain, et que le grand incendie de 1582 doit dévorer avec toutes les maisons environnantes.

En face de la Place-D'Armes, cramponné au bord de la falaise et arrêté par les fondations qui servent à soutenir aujourd'hui la terrasse, se dresse le sévère Château St. Louis, commencé par le glorieux fondateur de Québec, et continué et agrandi par M. de Montmagny et ses successeurs. C'est là que réside le fier vieillard qui, dix-huit ans plus tard, ne vaudra répondre aux Anglais le sommant de se rendre, que par la bouche de ses canons victorieux. Salut à toi! illustre gouverneur qui fit rejaillir sur la colonie, par ta belle défense de 1690, un rayon de la gloire dont ton auguste maître, Louis XIV, inonda la France du grand siècle!

Comme de nos jours, c'est en vain que l'œil chercherait, sur l'extrémité de la Place-D'Armes, l'église et le couvent élevés par les Récollets seulement en 1693. Après deux siècles de bienfaisance, l'ordre des pauvres frères disparaîtra du pays par suite de l'incendie de leur communauté, dont notre vieil Homme, M. de Gaspé, nous raconte les détails, pour en avoir été témoin dans son enfance.

Sans sortir de la Place D'Armes, nous apercevons à droite le petit clocher qui s'élève modestement au-dessus du monastère des Ursulines, entre lequel et notre regard ne s'intéressent encore ni la cathédrale anglicane ni les maisons de la rue des Jardins. La brise du matin nous apporte les tintements gais de la cloche qui appelle à la prière les courageuses filles de sainte Ursule et les pauvres enfants sauvages à l'éducation desquelles ces nobles femmes ont voué leur existence.

Chapeaux bas! Messieurs, et tout en nous découvrant en face d'un si beau dévouement, invoquons les deux saintes fondatrices de cette institution sous les murs de la quelle elles dorment dans la paix du Seigneur: Mme de la Pelletier, depuis le 18 novembre 1671, et la mère de l'Incarnation depuis le dernier jour d'avril de l'année 1672.

En débouchant de la rue du Fort sur la grande place de l'église, s'étend à notre gauche le collège des Jésuites qui rappelle aussitôt à notre mémoire le nom de ces glorieux martyrs, Brébeuf, Jogues, Daniel, Lalemant, dont les noms sont entourés d'une auréole immortelle.

Là-bas, vers la rivière Saint Charles qui coule ses eaux paisibles dans la vallée encore toute couverte d'arbres séculaires, dont les feuilles rougissent sous les premiers baisers de l'automne, et s'élevant sur le bord de la falaise qui domine l'endroit où l'on bâtit le palais de l'Intendant, après l'incendie de 1682, — vous apercevez le couvent des dames Hospitalières de l'Hôtel-Dieu. Encore une institution dont le noble but mérite notre admiration. Combien de sanglots l'ardent baiser de la Charité n'a-t-il pas étouffé sur la bouche des pauvres malades pour le changer en un sourire!

Sur la droite se montre, encore bien modeste, la maison sur laquelle Monseigneur Laval concentrait alors tant d'espérances. Inclignons-nous encore ici devant cette institution devenue si grande et mère féconde des nombreux collèges auxquels nous tous, canadiens-français, sommes redevables d'avoir conservé le seul héritage que nous pouvions sauver de la tourmente qui nous sépara violemment de la mère-patrie, la langue et la religion de notre chère France.

Enfin, en face de nous, toujours avec son vieux, lourd et haut clocher mauresque, déjà jauni sous les acres morsures du temps, mais sans le portique et la tour qui la parent aujourd'hui, se dresse la grande église, comme on l'appelait du temps de Monseigneur Laval.

Grandes ombres de notre passé, en ce jour solennel où l'on érige en basilique l'église qui vous a vu naître, prier et mourir, secouez la poussière séculaire de vos tombeaux, sortez de terre et venez chanter avec nous l'hymne de la réjouissance!

Si pourtant vos yeux craignaient la trop grande lumière du jour, attendez que l'obscurité soit venue. Alors, lorsque dans la nuit noire, notre ville s'illuminera de mille feux, venez, mères des aïeux, planer au-dessus de la vieille capitale qui vit co. ler vos fécondantes sueurs et votre généreux sang. Si brillante que puisse être la lumière créée par l'homme, elle ne saurait percer bien loin les ténèbres, et en dehors de l'atmosphère lumineuse qui baignera les toits phosphorescents, vous contemplerez avec orgueil cette foule innombrable de vos enfants, grouillante à vos pieds.

Venez tous, héros de nos annales, grandes figures dont nous nous enorgueillissons avec droit.

Toi d'abord, Jacques Cartier, hardi marin qui, le premier, perça les brumes mystérieuses de notre grand fleuve; toi ensuite, près de la ville qui gardera ton nom avec un éternel respect, nob e Samuel de Champlain; et vous, Monseigneur de Laval, vous tous, vénérables prélats, continuateurs de sa céleste mission; et toi, brillant vice-roi Tracy, qui réussit enfin à dompter l'insolence des cinq cantons iroquois; vous tous encore, intelligents et vaillants gouverneurs: — Montmagny, digne successeur de Champlain, Maisonneuve, Boucher, premier gouverneur des Trois-Rivières, Frontenac, vainqueur de l'arrogant Phips, et Vaudreuil, premier enfant du sol appelé à la tête du gouvernement de la colonie!

Vous aussi, guerriers, célébrités issues des nobles embrassements de la victoire et du combat: Daulac, dont la bravoure héroïque frappa l'Iroquois de terreur; de Longueuil, que ta vaillance fit surmonter le Machabée de Montréal; d'Iberville, que la France jalouse nous disputa pour le placer à côté de Jean Bart et de Duguay-Trouin; vous aussi, leurs valeureux frères Ste. Hélène et Bienville, qui ne pouviez que ressembler à vos aïeux vu que noblesse oblige.

Enfin toi, Montcalm, victorieux durant cinq années entières, avant que de connaître la défaite, écarte les plis sanglants du drapeau fleurdélié dans lequel tu t'enveloppas pour expirer, et joins-toi à cette phalange éblouissante. Ne crains pas de rencontrer ton ennemi et ton vainqueur, le brave Wolfe, aussi mortellement frappé sur le même champ d'honneur. Au contraire, donne-lui la main pour prendre place avec lui dans les rangs de ce pacifique bataillon de preux.

Alors, vous tous, héros de la merveilleuse épopée canadienne, lorsque vous contemplerez, de là-haut, cette foule immense fourmillant dans l'irradiation de la cité resplendissante; quand la vibration de chaque cloche montera vers vous, d'abord isolée, puis bientôt fondue en une masse d'oscillations, flottant, bondissant et tourbillonnant dans l'espace; lorsque, entre les étourdissantes bouffées de ce concert immense, parviendra jusqu'à vous, — comme les vagues soupirs d'une harpe éolienne — la musique intérieure de nos églises alors, entonnez avec nous, sous la coupole du ciel, l'hosanna de la paix, du progrès et de la civilisation.

JOSEPH MARMETTE.

Québec, 30 septembre 1874.

LE MISSIONNAIRE NE MEURT PAS.

Il y a quelque trentes ans, un canot d'écorce monté par deux prêtres courageux luttait péniblement contre les vagues du lac de l'île à la Croix. Tout semblait être désespéré pour ces hardis pionniers perdus au milieu de lames qui montaient toujours, et déjà l'un d'eux jetait à l'autre des paroles de découragement, alors que celui-ci lui répondit :

— Le missionnaire ne meurt pas.

La Providence veillait en effet sur le frêle esquif, et plus tard l'un des pieux nautonniers devenait Monseigneur Faraud, évêque d'Amour, tandis que l'autre, Monseigneur Lafliche, celui qui avait fait l'intrépide réponse, allait attendre au milieu des travaux, des fatigues et des dangers de l'apostolat, la pourpre de prince de l'église qu'il devait, lui aussi, ceindre un jour.

Rien de plus vrai que ces paroles inspirées et si simples pourtant :

— Le missionnaire ne meurt pas.

Non; il ne meurt pas, car sa tâche toute providentielle s'accomplit au pied d'une croix, et depuis dix-huit cents ans et plus, la croix n'est-elle pas devenue le symbole de l'immortalité?

Une goutte de sang échappée au divin gibet a suffi pour donner l'impulsion et faire traverser les siècles à la barque d'un humble pêcheur de Cafarnaüm. Partout où elle a passée, des vertus inconnues jusque-là, l'humilité, la chasteté, l'abnégation, l'amour du prochain, le respect du bien d'autrui, sont restés dans le sillage de son aviron, et, depuis longtemps, la nacelle de Pierre glisse majestueuse vers l'éternité, ne s'arrêtant que pour jalonner, ça et là, les récifs de sa route, des lumières éblouissantes de la foi et du martyre.

Pas une terre, pas une île, pas une plage où les pieux marins de l'équipage ne soient descendus pour y arborer l'étendard du Crucifié de Nazareth, et en prendre possession au nom de la vérité catholique. Là, où tombait la poussière de leurs souliers sortaient des héros, des saints et des confesseurs. Les bénédictions de Dieu se répandaient avec leur sang versé à profusion, et il n'y a rien d'étonnant si des fruits de paix et de consolation sont surgis si vite, et si leur semence a pris si profondément racine partout.

Pour la part du Canada, les souffrances et les tortures des PP. Jogues, Lallemand, de Brébeuf et de tant d'autres n'ont pas été perdues car elles sont retombées en rosée vivifiante sur tout l'Episcopat Canadien.

Jamais, plus que la nôtre, liste d'évêques n'a offert de noms plus illustres et de talents plus distingués: talents d'énergie, talents d'administration, talents surtout de charité. On dirait que l'âme de Monseigneur de Laval s'est transmise intacte à ses successeurs. Tous ont eu le même esprit de travail, de patriotisme, de profond dévouement, le même esprit d'en haut; tous ont marché vers le même but, la conservation et la consolidation de notre nationalité; tous se sont étendus sur la croix de l'apostolat.

C'est surtout en étudiant attentivement notre clergé dans ses œuvres que le penseur parviendra à embrasser d'un coup d'œil toute l'immensité des nobles travaux auxquels s'est voué l'Episcopat canadien.

En mettant le pied sur notre sol, sa première pensée a été de fonder un établissement où la jeunesse canadienne pût venir se former à la pureté de l'école catholique et des vérités qui sont descendues du ciel avec elle. Le Séminaire de Québec fut bâti, et de ses murs se répandit tout un essaim de jeunes apôtres qui, la foi dans le cœur, le crucifix à la main, se sont mis à évangéliser nos solitudes et à battre le chemin à ceux qui, plus tard, auraient l'immense courage de les suivre dans le sentier si sublime de l'abnégation. Le prêtre canadien, tel qu'il est aujourd'hui, c'est-à-dire pieux, humble et instruit, est donc l'œuvre vivante du premier évêque de Québec. Or, là où le clergé a des mœurs pures, là où ses enseignements sont marqués au sceau du dogme et des saintes doctrines, le peuple ne peut faire autrement que suivre son guide. Le peuple canadien-français est donc l'œuvre de Monseigneur de Laval, et qui osera dire que sur l'œuvre n'a pas rejaili la grandeur qui s'attache à ce nom vénéré?

Cette toute puissante pensée de façonner un clergé dont les vertus serviraient de phare au peuple préposé à sa garde a absorbé la vie entière de ce saint pontife, et puis qu'en mourant il laissait son œuvre achevée, ceux qui ont hérité de sa mitre et de son zèle n'ont qu'à les conserver intacts et qu'à s'en servir courageusement.

A mesure que nos forêts se sont inclinées sur le passage de la civilisation, le crucifix est venu par leurs soins consacrer le soc de la charrue. Les chaumes se sont alors groupés et se sont pieusement agenouillés au pied d'un clocher; le paysan s'est mis à défricher et à coloniser avec plus de courage; les villages se sont grossis et sont devenus des villes, et les villes en écoutant les sages avis et les saints conseils de leurs évêques, ont attiré sur elles ces bénédictions que Dieu envoie à l'univers sous les noms de couvents, d'hôpitaux et de salles de refuge, afin que les pauvres et les déshérités de ce monde puissent y apprendre à prier et à se résigner.

Je suis fier de le dire, l'étranger ne peut faire un seul pas dans le Canada français sans se heurter le pied sur quelque monument, sur quelques œuvres grandioses qui s'y dressent solennellement pour attester sur cette terre le passage de ces modestes apôtres de la parole du Christ.

Avant le séminaire de Québec étaient venus les travaux gigantesques des pieux Récollets; après ceux-ci, les succès merveilleux des Pères Jésuites; après, les Sulpiciens, ces maîtres des grandes œuvres; ensuite les maisons d'éducation de Nicolet, des Trois-Rivières, de St. Hyacinthe, de St. Thérèse, de Chambly, de Ste. Anne, de Terrebonne; les missions des Oblats; les cercles de St. Vincent de Paul; les prodiges sublimes des Sœurs de la Charité, de l'Hôpital-Général, de l'Hôtel-Dieu; les miracles des Dames du Bon-Pasteur; les Ecoles Normales; les classes des Ursulines, du Sacré-Cœur, de Jésus-Marie, de la Congrégation; les effrayantes austérités des Trappistes; les modestes enseignements des frères de la doctrine chrétienne, les travaux éloquentes des Dominicains, et pour couronner le tout, l'Université-Laval dont le nom seul est un titre de gloire et science.

Sur toutes ces merveilles de la philosophie catholique, sur toutes ces grandeurs religieuses, la main bénie de l'évêque et du prêtre canadien s'est posée et a laissé une trace ineffaçable. Ces monastères, ces hospices, ces sociétés philanthropiques, cette université ont grandi sous leur influence et sous leur protection; ils s'y sont incarnés, pour ainsi dire eux-mêmes; ils y ont insufflé une parcelle de la charité de leur âme, de l'abnégation de leur puissante vitalité toute entière.

A mesure que les années vont se passant, cette vitalité, au lieu de diminuer, renaît de ses propres cendres. Les siècles, en coulant sur elle, ne font que la durcir et la tremper; l'avenir consolide l'œuvre du passé et tous les jours Dieu ne cesse de nous donner des nouvelles preuves de sa miséricorde et de sa pitié, car l'esprit de Monseigneur de Laval est toujours là, qui s'interpose entre sa justice et l'iniquité pour ne pas trop faire peser sur nous la loi de l'expiation.

Cette terrible loi d'expiation qui s'appesantit sur tant de peuples malheureux, est encore loin de nous, il faut l'espérer. Tant que nous nous conformerons aux sages préceptes de ceux que le Souverain Pontife a mis à notre tête, tant que notre épiscopat se recrutera parmi des esprits aussi profonds et aussi éclairés que ceux qui le composent aujourd'hui, nous marcherons dans la paix et nous vivrons loin de la tentation de l'orgueil et des effervescences révolutionnaires.

Il faut bien se le répéter, et surtout se bien garder de l'oublier, notre tranquillité future et l'intégrité de notre autonomie nationale résident au bas d'une mitre et d'une croix.

C'est là une grande vérité que le vieux Québec proclame aujourd'hui en célébrant avec tant d'éclat le deux centième anniversaire de la fondation de son évêché, et c'est à genoux dans sa basilique, aujourd'hui *alma mater* d'au moins soixante et un diocèses américains que je me suis souvenu pour la seconde fois de ces grandes paroles de Monseigneur Lafliche:

Le missionnaire ne meurt pas!

FAUCHER DE SAINT MAURICE.

LISTE DES EVÊQUES qui ont successivement occupé le trône épiscopal de Québec :

Mgr. FRANÇOIS DE LAVAL, né à Laval, ville du Maine, le 23 mars 1622, nommé vicaire apostolique pour la Nouvelle-France et évêque de Pétrée *in partibus*, par le pape Alexandre VII, le 5 juillet 1657; nommé évêque de Québec par Clément X, le 1er octobre 1674; démis le 24 janvier 1688; mort au Séminaire de Québec, le 6 mai 1708, âgé de 86 ans.

Mgr. JEAN-BAPTISTE DE LACROIX CHEVRIÈRES DE ST. VALIER, né à Grenoble en Dauphiné, le 14 novembre 1653, nommé évêque de Québec par le pape Innocent XI le 7 juillet 1687, sacré le 25 janvier 1688, mort à l'Hôpital-Général de Québec, le 26 décembre 1727, âgé de 74 ans.

Mgr. LOUIS FRANÇOIS DUPLESSIS DE MORNAY, né à Vannes, en Bretagne, nommé par Clément XI coadjuteur de Québec,

consacré sous le titre d'évêque d'Euménie *in partibus*, le 22 avril 1714, évêque de Québec le 31 mai 1728, démis le 13 septembre 1733, mort à Paris le 28 novembre 1741, âgé de 73 ans. Cet évêque n'est point venu en Canada.

Mgr. PIERRE HERMAN DOSQUET, né à Lille, en Flandres, consacré par le Pape Benoît XIII évêque de Samos, *in partibus*, le 25 décembre 1725, chargé de l'administration du diocèse le 25 mai 1729, nommé coadjuteur de Québec, par Clément XII le 24 juillet 1730, évêque de Québec en 1733, démis le 29 juin 1739, mort à Paris le 4 mars, 1777, âgé de 86 ans.

Mgr. FRANÇOIS LOUIS DE POURROY DE L'AUBE-RIVIÈRE, né à Attigny, en Champagne, nommé par Clément XII évêque de Québec, le 20 juillet 1708, sacré en cette qualité le 21 décembre de la même année, mort à Québec le 20 août 1740, âgé de 79 ans.

Mgr. HENRI-MARIE DUBREUIL DE PONTBRIAND, né à Vannes, en Bretagne, nommé à l'évêché de Québec, par Benoît XIV le 6 mars 1741, consacré le 9 avril de la même année, mort à Montréal, le 8 juin 1760, âgé de 51 ans et 5 mois.

Mgr. JEAN-OLIVIER BRIAND, né à Plérin, en Bretagne, nommé évêque de Québec par Clément XIII le 21 janvier 1766, sacré le 16 mars de la même année, démis le 29 novembre 1784, mort au Séminaire de Québec le 25 juin 1794, âgé de 79 ans et 5 mois.

Mgr. LOUIS-PHILIPPE MARICHAU D'ESGLY, né à Québec, le 5 avril 1710, nommé par Clément XIV coadjuteur de Québec, sous le titre d'évêque de Dorylée *in partibus*, le 22 janvier 1772, sacré le 12 juillet de la même année, évêque de Québec le 29 novembre 1784, mort à St. Pierre, Isle d'Orléans, le 4 juin 1788, âgé de 78 ans et 2 mois.

Mgr. JEAN-FRANÇOIS HUBERT, né à Québec le 3 février 1739, nommé par Pie VI coadjuteur de Québec et évêque d'Almyre *in partibus*, le 14 juin 1785, sacré sous ce titre le 29 novembre 1786, évêque de Québec le 12 juin 1788, démis le 1er septembre 1797, mort à l'Hôpital-Général de Québec, le 17 octobre suivant, âgé de 58 ans et 8 mois.

Mgr. PIERRE DENAUT, né à Montréal le 20 juillet 1743, nommé par Pie VI coadjuteur et évêque de Canathe *in partibus*, le 30 septembre 1794, sacré sous ce titre le 29 juin 1795, évêque de Québec le 1er septembre 1797, mort à Longueuil le 17 janvier 1806, âgé de 62 ans et 6 mois.

Mgr. JOSEPH-OCTAVE PLESSIS, né à Montréal, le 3 mars 1763, nommé par Pie VII coadjuteur de Québec et évêque de Canathe *in partibus*, le 26 avril 1800, sacré sous ce titre le 25 janvier 1801, évêque de Québec le 27 janvier 1806, mort à l'Hôpital-Général de Québec, le 4 décembre 1825, âgé de 62 ans et 9 mois.

Mgr. BERNARD-CLAUDE PANET, né à Québec, le 9 janvier 1753, nommé par Pie VII coadjuteur de Québec et évêque de Salda *in partibus*, le 2 août 1806, sacré sous ce titre le 10 avril 1807, évêque de Québec le 12 décembre 1825, mort à l'Hôtel-Dieu de Québec, le 14 février 1833, âgé de 80 ans et 1 mois.

Mgr. JOS. SIGNAY, né à Québec le 8 novembre 1774, nommé par le pape Léon XII coadjuteur de Québec et évêque de Fussala, le 15 décembre 1826, sacré sous ce titre le 20 mai 1827, évêque de Québec le 19 février 1833, élevé à la dignité d'archevêque le 12 juillet 1844, par le pape Grégoire XVI. Ce prélat a été revêtu du *pallium* le 24 novembre de la même année, mort le 3 octobre 1850.

Mgr. PIERRE-FLAVIEN TURGEON, né à Québec le 12 novembre 1787, nommé coadjuteur de Mgr. Signay le 14 février 1833, sacré évêque de Sydime *in partibus* le 11 juin 1834. Succéda à Mgr. Signay comme archevêque de Québec le 8 octobre 1850 et reçut le *pallium* le 11 juin 1851. Décédé à l'archevêché le 25 août 1867 à l'âge de 79 ans et 9 mois.

Mgr. CHARLES FRANÇOIS BAILLARGEON, né le 25 avril 1798 à l'Isle aux Grues. Fut élu en 1850, coadjuteur de l'archevêque de Québec; fut sacré évêque de Tloa *in partibus* le 23 février 1851, dans l'église des Lazaristes à Rome, reçut du pape le titre de *comte Romain* en 1862. Fut nommé archevêque de Québec le 28 août 1867 et reçut le *pallium* le 2 février 1868, mort le 13 octobre 1870.

Mgr. ELZÉAR-ALEXANDRE TASCHEREAU, né à Ste. Marie de la Beauce le 17 février 1820, élevé au trône archiepiscopal de Québec en décembre 1870, et sacré à Québec le 19 mars 1871.

DEUXIÈME CENTENAIRE.

Au premier octobre de cette année, il y a eu deux cents ans que Québec, d'abord constitué en vicariat apostolique en 1654, a été érigé en diocèse. Pour notre terre d'Amérique, où tout est comparativement nouveau, c'est une existence déjà remarquablement longue, et bien peu de diocèses dans le Nouveau-Monde peuvent s'enorgueillir de remonter aussi haut.

La bulle d'érection, donnée le 1er octobre 1674, par Clément X, assignait pour territoire au nouveau diocèse toutes les terres de l'Amérique du Nord alors possédées, ou qui seraient possédées plus tard par le roi très-chrétien, et non soumises par le Saint Siège à la juridiction spirituelle d'aucun autre Evêque Catholique. En étudiant l'histoire de la Nouvelle-France, on se convainc facilement que la juridiction des Evêques de Québec a dû s'étendre sur toute la vallée du St. Laurent et sur celle du Mississipi et de ses tributaires, ainsi que sur les territoires situés au Nord et à l'Ouest, excepté la Californie. Immense région que l'imagination peut à peine embrasser! Les enfants de la France et du Canada l'ont pourtant parcourue d'un bout à l'autre, les uns pour la conquérir et y trafiquer, les autres pour la découvrir et y annoncer l'Évangile.

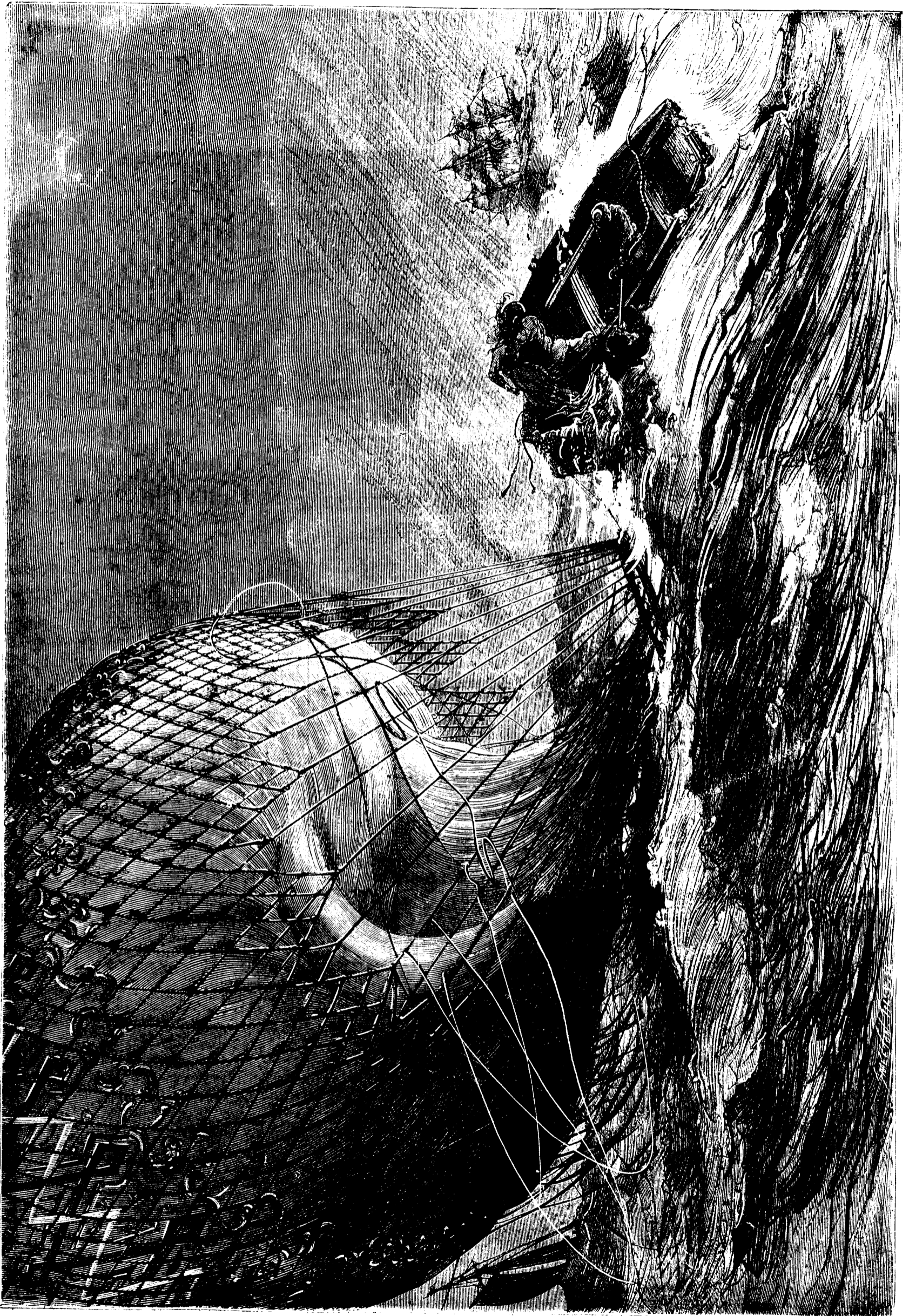
A cette époque reculée, il y avait à peine deux mille catholiques dispersés sur cette vaste étendue. Aujourd'hui on y compte huit Archevêques, quarante-cinq Evêques et sept Vicariats Apostoliques, cinq millions au moins de catholiques et plus de quatre mille prêtres. Et qui sait quels seront ces chiffres dans un autre siècle!

Mgr. l'Archevêque de Québec a voulu célébrer à la fin de septembre, un triduum solennel pour rendre grâce à Dieu de la protection et de la bénédiction accordées à ce diocèse pendant ces deux siècles, et pour en demander la continuation. Désirant donner à cette célébration toute la solennité possible, il a invité tous les Archevêques, Evêques et Vicaires Apostoliques, dont les diocèses ont jadis fait partie de celui de Québec, à venir joindre leurs actions de grâces et leurs prières aux nôtres en cette circonstance, ou du moins à y envoyer quelques prêtres pour les représenter.

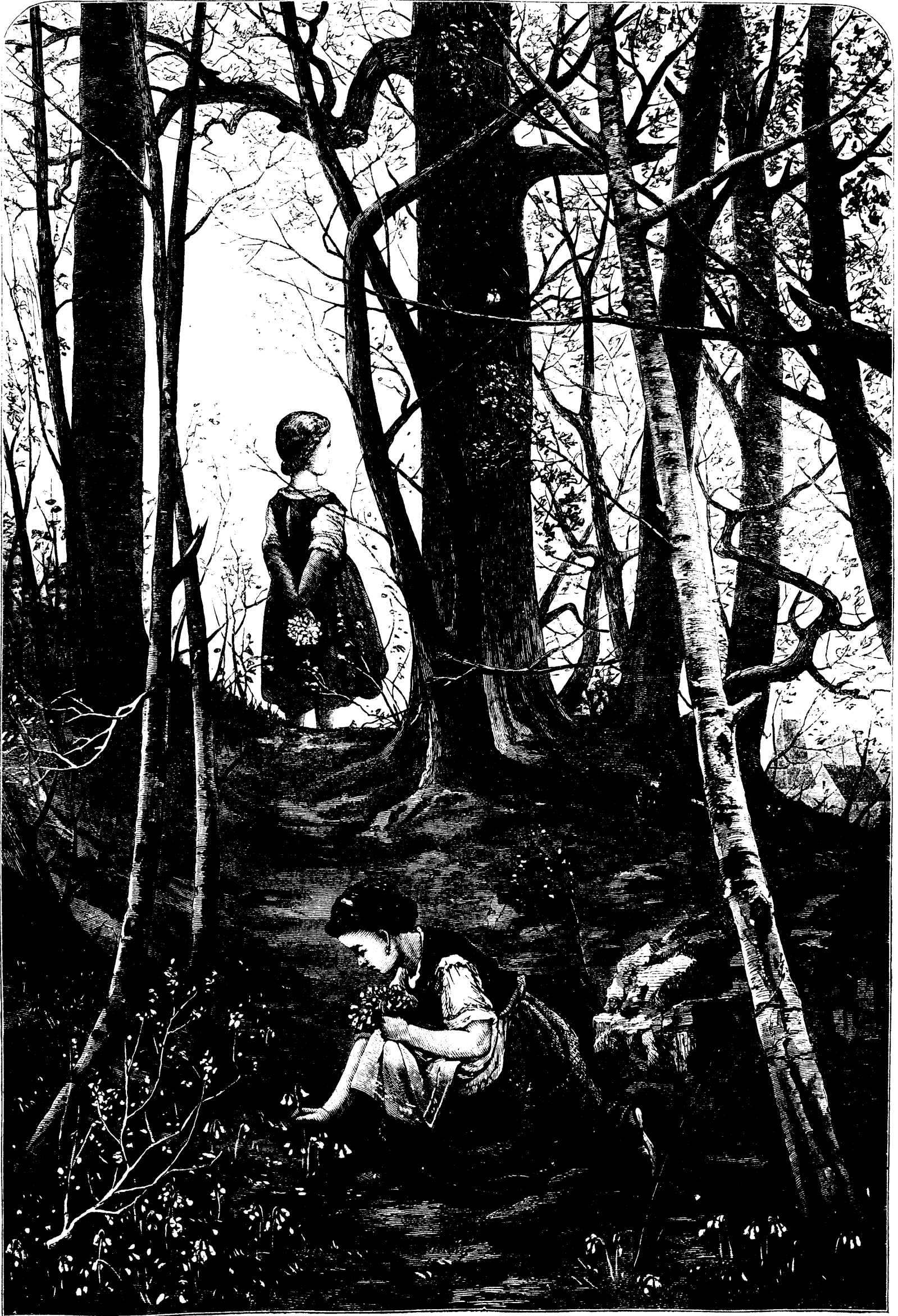
Notre église métropolitaine, la mère féconde de tant d'églises disséminées sur plus des trois quarts de l'Amérique septentrionale, accueillera avec un bonheur indicible ces représentants accourus de régions si diverses et si éloignées des nôtres, et autres, aujourd'hui, comma alors, intimement unies par la mé-



M. GUIZOT



L'ASCENSION DU "TRIPLOIRE" SAUVETAGE DE M. ET MME DU RUOF PAR LE BATEAU DE PECHE "GRAND-CHARGE"



FLEUR D'AUTOMNE



DE VAS. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. BRUNOT.



STEELE-CHASE — DERNIÈRE CLOTURE

me foi et par la même soumission filiale, au prince des pasteurs. Dans l'Eglise catholique, la division des territoires, loin de conduire à la désunion des esprits et des cœurs, resserre de plus en plus les liens qui les unissent ensemble; elle manifeste d'une manière plus éclatante cette merveilleuse unité qui fait la force et la beauté de cette épouse du Christ.

Le premier rameau détaché de cette arbre gigantesque a été la vallée du Mississippi avec tout le territoire à l'Ouest, tel qu'attribué aux Etats-Unis par le traité de 1783. Le Saint-Siège, en établissant un Evêque à Baltimore, le 6 novembre 1789, mit sous sa juridiction tout le territoire des Etats-Unis. L'Evêque de Québec continua d'exercer son pouvoir spirituel sur tout ce qui appartenait encore à l'Angleterre dans l'Amérique du Nord.

En 1796, Terre-neuve fut constitué en Vicariat Apostolique. En 1817, Halifax devint le siège d'un autre Vicariat Apostolique, dont la juridiction s'étendait sur la Nouvelle-Ecosse, le Nouveau-Brunswick et l'Île du Prince-Edouard.

En 1826, le nouveau diocèse de Kingston reçut en partage tout le Haut-Canada, aujourd'hui Province Ecclésiastique, divisée en quatre diocèses, partie avec un Vicariat Apostolique.

Dix ans plus tard, le populaire district de Montréal fut érigé en diocèse qui, à son tour, donna naissance à ceux d'Ottawa (1847) et de St. Hyacinthe (1852). Ottawa renferme la vallée de ce nom, dont la rive droite appartient à la Province d'Ontario.

En 1843, l'Orégon, la Colombie et Vancouver, évangélisés par des missionnaires envoyés de Québec, furent divisés en diocèses et formèrent une nouvelle province ecclésiastique.

Quatre ans après, Mgr. Provencher, qui depuis 1818 gouvernait l'immense territoire du Nord-Ouest, d'abord comme vicaire-général de l'Evêque de Québec et ensuite (1870) Evêque de Julio-polis, en *partibus infidelium*, suffragant et auxiliaire de l'Evêque de Québec, fut nommé Evêque de St. Boniface.

En 1852, le diocèse des Trois-Rivières fut démembré de celui de Québec, en même temps que celui de St. Hyacinthe l'était de Montréal.

Malgré tous ces démembrements successifs, le diocèse de Québec avait encore, le long du St. Laurent, une espace de deux cents lieues. En 1867, le diocèse de Rimouski lui en enleva plus de la moitié.

Aujourd'hui il comprend, au nord du fleuve, les comtés de Portneuf, Québec, Montmorency, Charlevoix, Chicoutimi et partie de celui du Saguenay, jusqu'à la rivière Portneuf, à vingt lieues en bas de Tadoussac; au sud du fleuve les paroisses de la Rivière-du-Loup et de St. Antonin dans le comté de Témiscouata, puis les comtés de Kamouraska, l'Islet, Montmagny, Bellechasse, D'rochester, L'vis, Beauce, Lotbinière, Mégantic et le township de Wolfestown, dans le comté de Wolfe.

Au nord il s'étend jusqu'à la limite de la Province de Québec, c'est-à-dire, jusqu'à la hauteur des terres, qui séparent la vallée du St. Laurent d'avec celle de la Baie d'Hudson, limite encore assez peu connue, mais que les cartes les plus récentes mettent à une centaine de lieues du fleuve.

Au sud le diocèse de Québec confine aux Etats-Unis qui, à la ligne orientale du comté de Kamouraska, ne sont qu'à une douzaine de lieues du fleuve, tandis qu'à l'extrême occidentale du comté de Beauce, l'Etat du Maine est à quarante lieues du St. Laurent.

Estimé à vol d'oiseau, le contour irrégulier de ce diocèse peut former une ligne de cinq cents lieues, et renferme une superficie de quinze mille lieues environ.

D'après le recensement de 1871, la population totale de ce territoire est de 331,285; dont 312,424 catholiques et de 18,830 non catholiques.

Il y a 170 paroisses et 19 missions ou nouveaux établissements qui reçoivent, à des intervalles plus ou moins longs, la visite d'un curé voisin, chargé de leur administrer les secours spirituels en attendant qu'on puisse leur accorder un prêtre résidant. Actuellement le nombre des prêtres est de 299, dont 31 sont employés à l'éducation. Il y a 624 religieuses, dont 128 sont exclusivement consacrées au soulagement des malades, 213 ne s'occupent que de l'éducation et les autres ont vouées à l'éducation et à d'autres œuvres de charité. Il y a cinq Jésuites et cinq Oblats de Marie Immaculée, tous résidents à Québec et employés dans le ministère; au mois d'octobre prochain les Rédemptoristes auront une maison dans la même ville.

Les collèges classiques sont au nombre de trois: le Séminaire de Québec, fondé en 1663, le collège de Ste. Anne, fondé en 1827, et celui de Chicoutimi, érigé le 15 août 1873.

Les Frères de la Doctrine Chrétienne, au nombre de cinquante, ont six maisons dans Québec et trois dans diverses paroisses de la campagne.

Le collège de Levis donne un excellent cours commercial. L'Université-Laval, fondée en 1852 par le Séminaire de Québec, compte vingt-deux professeurs actifs et 276 élèves dans les quatre facultés réunies.

Tel est en résumé l'état présent du diocèse de Québec, après deux siècles d'existence durant l'administration du quinzième successeur de Mgr. Laval.

L'humble arbrisseau, planté par cet illustre et saint prélat est devenu un grand arbre qui, malgré les amputations fréquentes et considérables qu'il a subies, étend encore au loin ses branches vigoureuses.

COMPTE RENDU DE LA FÊTE

LE 29 SEPTEMBRE.

Les travaux des décorations des rues ont marché toute la journée avec la plus grande rapidité. Des masses d'ouvriers étaient occupés à travailler à l'ornementation des arcs de triomphe.

Le *Triumphant* a été ouvert solennellement à la Basilique. La veille il y avait salut solennel à 7 heures à la Basilique. L'enceinte sacrée était remplie d'une foule énorme. La musique a été ravissante. L'*Ave Maria*, de Chérubini, chanté par Mlle Dessane, a été interprété avec un goût parfait. Les chœurs ont été magnifiques d'ensemble. Ils étaient soutenus par un orchestre considérable.

Nous n'oublierons pas non plus le solo de Mlle Sawyer, dans le *Laudate Dominum*, qui a été parfaitement rendu.

M. E. Gagnon tenait l'orgue. M. G. Gagnon a exécuté d'une manière brillante le morceau d'entrée, un offertoire de Baptiste. A la sortie, M. le chevalier G. Smith a fait une de ces improvisations si brillantes et si heureuses dont il est coutumier.

Mgr. l'Archevêque de Québec officiait. Tous les évêques arrivés dans la journée à l'exception de Mgr. de Bolina, et un clergé nombreux, étaient au chœur.

La veille a eu lieu le premier dîner de l'Archévêché. Après le repas les membres du clergé présents s'étant réunis dans le grand salon, M. l'abbé Valois, de Montréal, au nom des Reli-

gieuses d'Hochelaga, présenta à Sa Grandeur Monseigneur l'Archevêque de Québec une superbe paire de gants en soie blanche, très-richement brodée en or fin renfermée dans un écrin en soie et velours, surchargée de broderies en or, de pierres précieuses, et d'une croix en miniature sur moire antique.

Puis M. l'abbé Valois continuant d'adresser la parole à Monseigneur, lui présenta, de sa part, un étui renfermant une croix archiepiscopale en vermeil, d'une grande valeur. Cette croix est émaillée de 72 pierres précieuses de diverses couleurs, et ciselée avec un goût exquis.

LE TRENTÉ

Rien de plus pressé pour chacun hier matin de mettre le nez à la fenêtre et de s'assurer de l'état de la température. Déappointement général et profond s'il en fut. Il faisait une température équinoxiale; le vent soufflait et poussait sur la ville et les environs une pluie froide, et souvent torrentielle. Adieu! tous les magnifiques spectacles que l'on se promettait d'aller voir. Malgré cela, la foule a circulé en rangs serrés dans les grandes rues de la ville sans souci et du déluge et de la boue. De temps en temps une éclaircie au firmament faisait renaître l'espoir; alors on s'arrêtait, on interrogeait la course des nuées, le sens du vent, et on se disait comme manière d'acquiescement: il va faire beau. Mais bientôt l'éclaircie s'évanouissait et de gros nuages crevant au-dessus de la ville, transformait momentanément les rues en rivières. En dépit du mauvais temps aussi, les ouvriers employés à travailler aux décorations des rues et des façades des édifices s'étaient mis à l'œuvre de bonne heure le matin, ils ont activement travaillé à compléter leurs ouvrages. Chez les particuliers on voyait ça et là les fenêtres s'armer de bougies et de transparents; on se préparait néanmoins à faire l'illumination. A midi, le temps ne s'était pas du tout modifié, et les arcs de triomphe n'étant pas terminés, on décida unanimement que si le concert pouvait être donné dans la soirée, l'illumination n'aurait lieu que ce soir. Vers deux heures, on reçut du Septuor Haydn la réponse que le concert pouvait facilement avoir lieu le soir même et que la transposition des démonstrations pouvait se faire. Des milliers de circulaires furent distribuées aux quatre coins de la ville annonçant la modification forcée du programme.

Ce changement ne détruisait aucunement les autres parties du programme de la journée.

A 5 heures, dans la basilique, était chanté le salut solennel pour la population anglaise catholique. Il y avait encore plus grande foule que la veille dans la nef et dans les jubés. Le service religieux fut ouvert par la *Marche des prêtres d'Athalie*, de Mendelssohn, exécutée à grand orchestre, qui fut suivie d'un chœur *Ave Maria* sur *l'Espérance*, de Rossini. Immédiatement après est venu le sermon en langue anglaise. Mgr. Lynch monta en chaire et après une éloquente improvisation appropriée à la circonstance, introduisit le prédicateur du jour, M. l'abbé O'Reilly.

Après le sermon la musique sacrée reprenait son cours. Le chœur chantait *Laudate Dominum* avec orchestre. Madame Legendre, M. Plamondon et M. Legendre chantaient le magnifique trio du *Gloria* de la messe solennelle, de Rossini: *gratias agimus*.

Puis venait le *Stabat Mater*, et un *O Salutaris* sur la sonate pathétique de Beethoven, chanté par Mademoiselle Desane. Le tout se terminait par un offertoire de Lefébure-Wély, exécuté sur l'orgue par M. G. Gagnon.

M. O. Delisle, de l'Union Musicale comme la veille, dirigeait la partie musicale.

Monseigneur Taschereau officiait.

Le service religieux s'est terminé vers 7 heures.

A midi, les évêques avec leur suite ont pris le dîner au Séminaire de Québec.

LE CONCERT

La fameuse ode-symphonie de Félicien David, *Christophe Colomb* ou *La Découverte du Nouveau-Monde*, depuis trois semaines sur le métier, a été enfin donnée hier soir à 7.30 heures, dans la grande salle de l'Université-Laval, devant l'auditoire le plus distingué qui se soit depuis longtemps trouvé dans l'enceinte des salles universitaires. On était curieux d'entendre et l'œuvre originale du grand artiste et surtout la manière dont elle serait donnée, après avoir été étudiée dans un si court espace de temps.

A 7 heures et demie, les membres du Septuor Haydn, qui avaient organisé le concert, aidés de tous les artistes et amateurs de Québec, des messieurs de la Batterie B, des élèves de l'Université et du Séminaire étaient à leurs pupitres; M. le chevalier Gustave Smith était au piano, les solistes, MM. P. N. Lamothe, E. Dery, P. Plamondon et M. Dorion, et le déclamateur des strophes, M. T. C. Casgrain, étaient chacun à leur poste. On sait que la baguette de conducteur avait été confiée à notre artiste, M. Arthur Lavigne. M. Lavigne se multipliait partout, distribuant ça et là les instrumentistes, leur rappelait les instructions et recommandant à tous l'attention la plus rigoureuse.

Le Lieut.-Gouverneur, et NN. SS. les évêques firent leur entrée dans la salle quelques minutes après 7 heures et demie.

Quelques instants après, le conducteur, M. Lavigne, partition en main, s'installait à son pupitre.

L'ouvrage a été savamment exécuté; ce qui ne peut manquer de faire honneur aux membres du Septuor Haydn qui l'ont monté et surtout à M. Lavigne à qui revient la plus grande partie de l'honneur. Notre artiste peut à juste titre se féliciter d'avoir ajouté un fleuron brillant à sa réputation de musicien.

M. Lamothe qui représentait *Christophe Colomb*, a à peine eu une répétition avec l'orchestre et les chœurs; à la dernière heure M. Laurent, qui devait remplir le rôle, s'est trouvé au milieu de circonstances pénibles qui l'en ont empêché; M. Lamothe a eu la gracieuseté d'accepter l'invitation de le remplacer. On a vu avec quel talent il s'est tiré d'affaire.

M. Casgrain s'est acquitté de son rôle de déclamateur avec goût, grâce et facilité. C'est un début qui devra l'engager à cultiver particulièrement l'art de la déclamation.

L'orchestration de *Christophe Colomb*, est travaillée avec une perfection extraordinaire; les instrumentistes trouvent une besogne rude et difficile dans toute la partition.

Les auditeurs se sont montrés rien moins qu'enthousiasmés de l'ode-symphonique de Félicien David et de la manière dont on l'a interprétée.

M. le chevalier Gustave Smith s'est acquitté en artiste de sa tâche d'accompagnateur.

LE PREMIER OCTOBRE.

LA PROCESSION.

Malgré un air tant soit peu chagrin, le soleil s'est levé ce matin comparativement radieux, au grand plaisir de toute la po-

pulation de Québec. Bien des poitrines ont soupiré avec aise, bien des soucis se sont dissipés avec l'aurore; car il était en effet malheureux de voir tant de préparatifs faits inutilement, tant de troubles en pure perte.

Enfin la belle procession du 2ème centenaire, qu'on croyait ne pas voir, a eu lieu ce matin avec un éclat, une pompe qui surpasse, par la majesté du cortège, tout ce qui a été vu dans la métropole jusqu'ici. Jamais foule pareille ne s'est réunie dans Québec. Le défilé de la procession n'a pas duré moins d'une heure, ce qui est considérable vu le peu de distance à parcourir.

Dès huit heures, les différentes sections étaient au rendez-vous, les bâties du parlement, où des placards avaient été affichés sur les murs d'enclos du Séminaire, indiquant à chacun sa place.

Le signal du départ a été donné par la Batterie de campagne de Québec, sous le commandement du major Baby, qui a tiré une salve de vingt coups de canon de la terrasse Durham. En même temps le corps de musique du Petit Séminaire jouait le *God save the Queen*.

La procession s'est alors mise en marche.

Les différentes sociétés de Québec et des environs ont mis un zèle inaccoutumé à se faire représenter dans la procession. Personne n'a manqué à l'appel.

Le clergé du diocèse de l'étranger, au nombre de 2 à 500 membres à peu près, suivis de NN. SS. les évêques formaient la marche.

Nous avons compté dix-huit évêques en grande chape, mitre en tête et leur suite, et deux évêques non mitrés. On ne peut se faire une idée du coup d'œil d'ensemble; jamais il nous a été donné d'assister à pareil spectacle, bien sûr aussi ne verrons-nous pareille démonstration.

La pluie avait forcé les entrepreneurs des arcs de triomphe à cesser les travaux hier matin. Avec une activité qui mérite les plus grands éloges, on a eu pendant la nuit improviser, en quelque sorte, les décorations qui manquaient.

LA MESSE A LA BASILIQUE

L'Union Musicale, assistée d'un grand nombre de chanteurs, a donné la messe en sol de Weber avec accompagnement d'orgue et d'orchestre, sous la direction de M. Ernest Gagnon.

Toute la messe a été très-bien rendue. Il nous est impossible de donner une appréciation détaillée de chaque partie, mais nous avons surtout remarqué le *Sanctus* et le quatuor du *Benedictus*.

Entre les parties de la messe, le chœur a exécuté plusieurs morceaux, un *Ave Maria* sur *l'Espérance* de Rossini, le *Laudate* d'Adolphe Adam, et le premier chœur du *Sabat*, Rossini. Ce dernier morceau a été interprété avec une rare perfection. C'est même, à notre avis, le morceau le mieux réussi de toute la messe. Nous avons aussi beaucoup aimé la manière dont a été joué la méditation de Gounod sur le premier prélude de Bach, avec chœur, orchestre et orgue, et violon obligato.

Après le chant du *Te Deum*, la cérémonie s'est terminée par une sortie *impromptu* de M. Gustave Smith.

M. Smith a été encore plus heureux que dans sa première improvisation, et il a produit des effets d'orgue très-remarquables.

Toute la musique de la cérémonie avait été préparée par M. Ernest Gagnon, qui n'en est pas à ses premières essais et dont les succès de maître de chapelle ne sont égaux que par son brillant sur l'orgue. Il a droit à nos remerciements pour la part active qu'il a prise dans le chant et la musique qui ont tant contribué à rehausser l'éclat de ces trois grandes journées, de ce triduum mémorable.

DISCOURS DE MONSEIGNEUR ANTOINE RACINE,

Evêque élu de Sherbrooke.

Facta sunt autem aenea in Jerosolymis..... et ambulabat Jesus in templo, in portica Salomonis.

On célébrait ce jour-là à Jérusalem l'anniversaire de la Dédicace..... et Jésus se promenait dans le temple sous le portique de Salomon.

ST. JEAN X, 22 et 23.

Monseigneur, (1)

Cette fête de la Dédicace était chère à tous les enfants d'Israël; elle leur rappelait les joies les plus héroïques de la patrie, de toutes les phases diverses de leur histoire.

Plus que l'ancienne Synagogue, l'Eglise Catholique, épouse du Roi Immortel des siècles, professa le culte des souvenirs. Ses fêtes commémoratives des mystères de l'Homme-Dieu, de la mort des saints, de la dédicace de la plus humble église, en sont la preuve éclatante.

Un souvenir semblable nous réunit aujourd'hui dans cette église; c'est l'anniversaire deux fois centenaire de l'érection du Siège Episcopal de Québec, par le Souverain Pontife, *Clément X*, d'heureuse mémoire.

A la voix du vénérable successeur de Mgr. de Laval, l'illustre et saint fondateur de cette église, les enfants de Dieu accourent de tous les points de cette immense région primitivement confiée à la sollicitude de l'Evêque de Québec, pour rendre grâce à Dieu des bénédictions répandues sur cette église, mère féconde de tant d'autres églises disséminées sur la plus grande partie de l'Amérique Septentrionale.

Voyez comme tout ce qui frappe nos regards respire la joie, la joie pure et sainte, dont la religion seule a le secret. Ces détonations pacifiques de l'airain guerrier, ces illuminations splendides, ces arcs de triomphe, ces chants d'allégresse, ces magnifiques décorations, cette nombreuse affluente de fidèles, cet innombrable cortège de prêtres, tout nous rappelle la prophétie du saint homme Tobie (2) annonçant le bonheur de Jérusalem, où le joyeux alleluia devait un jour se faire entendre de toutes parts: *et per vias ejus, alleluia cantabitur.*

(1). Mgr. Taschereau, Archevêque de Québec.

Ettaient aussi présents: Messieurs Taché, archevêque de St. Boniface; Lynch, archevêque de Toronto; Rodger, évêque de Chatham; Crinon, évêque de Hamilton; C. Larocque, évêque de St. Hyacinthe; Fabre, évêque de Gratiopolis; Sweeney, évêque de St. Jean du Nouveau Brunswick; Carignan, évêque de Hav. de Grâce; Langens, évêque de Rimouski; McIntyre, évêque de Charlottown; Duhamel, évêque élu d'Ottawa; McKinnon, évêque d'Arichat; Cameron, coadjuteur de Mgr. d'Arichat; LaRoche, évêque des Trois-Rivières; Jamot, évêque de Saint Ste. Marie; Ryan, évêque de Buffalo; Guérand, évêque de Burlington; Persico, évêque de Bolina in partibus; Walsh, évêque de London; McQuaid, évêque de Rochester; Wadhams, évêque de Ogdensburg et plus de 400 prêtres.

(2) Tobie X M, 22.

Mais votre présence ici, Messieurs, parle plus haut que toutes nos paroles, car elle est à la fois la démonstration vivante de la bénédiction accordée à ce Siège de Québec, et le témoignage le plus précieux de l'affection filiale dont vos cœurs sont animés à son égard. Eh ! comment une mère ne serait-elle pas au comble de la joie en voyant réunis à ses côtés un si grand nombre de ses enfants, couronnés de gloire et enrichis des vertus et des mérites d'un glorieux apostolat !

Afin que rien ne manque à la joie de notre fête, celui que nous appelons tous notre Père, le Glorieux Martyr du Vatican, l'Immortel Pie IX prenant part à la joie de ses enfants du Canada, ouvre les trésors de l'Eglise, et, par une faveur insigne, confère à l'antique église de Notre-Dame de Québec le titre auguste de *Basilique Mineure*.

Que dis-je, Messieurs et mes chers frères, Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui, au jour de l'anniversaire de la Dédicace, se promenait dans l'enceinte du temple, n'est-il pas ici au milieu de nous ? Du fond de son tabernacle il jette des regards d'amour sur cette assemblée, il nous bénit, il entend notre prière, il prend part à la joie de ses enfants.

Mais quel est donc le secret de cette merveilleuse fécondité qui fait en ce jour l'objet de notre reconnaissance envers le Très-Haut ? Comment l'église de Québec, si petite et si faible dans ses commencements, est-elle devenue, après deux siècles, si grande et si forte ?

Un jour Jésus-Christ dit à ses apôtres : *Ego elegi vos ut eati et fructum offeratis et fructus vester maneat*. Je vous ai choisis afin que vous alliez, que vous portiez du fruit et que votre fruit demeure. Parole puissante qui a fait l'Eglise catholique telle que vous la voyez aujourd'hui après dix-huit siècles, une et féconde. Parole puissante qui se vérifie dans chacun des rameaux verdoyants de ce grand arbre.

Il y a deux siècles, le vicaire de Jésus-Christ envoya un évêque à Québec, et lui adressa la même parole, au nom du Seigneur : *Elegi vos ut eati*

Vers ces peuplades nombreuses qui remplissent les forêts de l'Amérique du Nord ; fais entendre la bonne nouvelle sur les bords des lacs et des grands fleuves ; va rendre témoignage à Jésus-Christ d'un océan à l'autre et depuis le pôle jusqu'à l'équateur. *Eritis mihi testes usque ad ultimum terræ* ; sois le fondateur d'une église nouvelle, dont la grandeur et la beauté ajoutent un nouveau joyau à la couronne de l'épouse du Christ ; fais-moi le peuple le plus beau, le plus heureux et le plus catholique du monde.

Parole souveraine qui a fait l'église de Québec telle que nous la voyons aujourd'hui, après deux siècles d'existence, fidèle image de l'unité et de la fécondité de l'église catholique, sa mère. Parlons d'abord de cette unité admirable qui fait la force et la beauté de l'église catholique.

I.

C'est Jésus-Christ qui a posé la pierre angulaire de ce majestueux édifice qui s'appelle l'Eglise ; il se l'est acquise au prix de son sang, au jour de ses douleurs, il l'a aimée comme son épouse chérie.

Cette église, objet des pensées éternelles de Dieu, n'est pas une institution vaine et inutile ; créée de Dieu, immédiatement gouvernée par Dieu, elle est une société parfaite, la première des sociétés, et les respects des siècles ont sanctionné la divinité de son origine.

En envoyant ses apôtres vers les quatre vents du ciel, Jésus-Christ les a dispersés, sans les diviser. Comme le soleil disperse ses rayons à travers l'espace sans se diviser et sans perdre de son éclat ; de même l'Eglise, source inépuisable de vérité, répand la lumière sur tout l'univers et éclaire les intelligences qu'une charité mutuelle dont le foyer est Dieu lui-même, unit dans une même communion.

« Et pour empêcher que personne ne vint à perdre à son égard ce sentiment de confiance que des enfants doivent avoir pour une mère, le Sauveur a orné et enrichi son Eglise des dons les plus propres à lui concilier leur estime et leur respect tel que le privilège d'infaillibilité dû à l'assistance continue qu'il lui a promise. » (1)

Cette autorité vivante, infaillible, que possède l'Eglise ne divise pas, mais rapproche, unit les intelligences, auxquelles elle propose à croire les mêmes vérités ; elle produit l'union des esprits, des cœurs et des volontés. Et c'est pour cela que Dieu l'a couronnée de gloire en revêtant des caractères les plus capables de la faire respecter par les hommes.

L'Eglise Catholique est Sainte dans son chef, qui est Jésus-Christ ; Sainte dans sa doctrine qui conduit à la sainteté ; Sainte dans ses membres qui ont reçu la grâce de la sainteté, la grâce du baptême, le pardon des péchés, et qui sont revêtus de Jésus-Christ.

Elle est Apostolique parce qu'elle enseigne la même doctrine qu'ont enseignée les Apôtres ; parce qu'elle a les mêmes sacrements qu'au temps des Apôtres ; parce que la succession de ses évêques et de ses doctrines remonte jusqu'aux Apôtres.

Elle est catholique ou universelle parce que, selon l'expression de St. Augustin : de l'orient au couchant elle brille de l'éclat d'une seule et même foi.

Elle est Une dans sa doctrine, la même en tous lieux et chez tous les peuples de la terre ; Une dans ses sacrements et dans son Chef suprême soit invisible, c'est-à-dire Jésus-Christ, soit visible, c'est-à-dire le successeur légitime de St. Pierre sur le Siège de Rome ; Une aussi dans l'Union de tous les évêques avec le Souverain Pontife, Vicaire de Jésus-Christ.

Loin de moi, Messieurs et M. C. F., la pensée de vouloir assimiler en toutes choses une église particulière à l'église universelle, à qui, seule ont été promis et accordés, d'une manière absolue, les privilèges divins et les caractères surnaturels dont je viens de parler. Mais nous serait-il défendu d'étudier, de contempler avec amour et admiration dans notre chère église de Québec la part des privilèges que la bonté divine a daigné lui accorder, comme à un membre chéri de l'église universelle ? L'Apôtre pose ce principe absolu : *si la racine de l'arbre est sainte, les rameaux doivent aussi être saints ; si radix sancta est, rami sunt* (2). La tige qui part de la racine et va porter la vie jusqu'aux extrémités des branches doit nécessairement leur communiquer ses propres qualités.

Une église particulière doit donc participer à la sainteté, à l'apostolicité, à l'unité de l'Eglise universelle à laquelle elle demeure unie.

Union heureuse ! Source intarissable, où l'Eglise de Québec a puisé ce principe de vitalité, et cette force d'expansion, qui l'ont fait triompher des persécutions et des obstacles. O église de Québec ! que Jésus-Christ a greffée sur ce grand arbre de l'Eglise Universelle, vous grandirez à ses côtés, pleine de vie et de jeunesse, pleine de force et de fécondité, comme l'Eglise

Romaine, votre mère, faible et persécutée à son berceau ; vous serez sa joie et sa couronne. Comme vos sœurs de la France, l'Eglise vous bercera amoureusement sur son cœur, dans la suite des âges, ainsi qu'une mère berce et réchauffe ses enfants sur son sein avec complaisance et bonheur.

Quel spectacle glorieux et consolant se présente en ce moment à nos yeux ! Les fidèles des nombreuses églises dont l'église de Québec est la mère féconde se groupent autour de leurs pasteurs ; les pasteurs autour de leurs évêques ; les évêques sont unis par la même foi et la même hiérarchie à leurs métropolitains, les métropolitains à leur tour vénèrent l'église de Québec comme leur mère, tout en conservant leur indépendance hiérarchique.

« L'épiscopat est un, dit St. Cyprien, et chaque évêque en possède solidement une portion. L'Eglise de même est une, et se répand au loin par sa fécondité toujours croissante. C'est un soleil dont les rayons sont innombrables, mais dont la lumière est une. C'est un arbre dont les rameaux sont en grand nombre mais dont le tronc est un ; c'est une source qui se divise en plusieurs ruisseaux tout en conservant à tous une seule et même origine. » Ne dirait-on pas que le grand docteur a voulu dépeindre la fête qui nous réunit en ce moment autour d'un siège en qui Dieu a voulu montrer comme un abrégé des grandeurs et de la beauté de son Eglise ?

L'unité, M. C. F., ne fait pas seulement la beauté de cette église, elle est aussi la source de cette force et de cette fécondité admirable qui nous reste à contempler.

II.

Notre-Seigneur Jésus-Christ avait dit à ses disciples : « Vous recevrez la vertu du Saint-Esprit qui descendra sur vous, et vous me rendrez témoignage dans Jérusalem, et dans toute la Judée et la Samarie et jusqu'aux extrémités de la terre. » (1)

Du haut de la croix, la parole du Maître est venue jusqu'à nous. Et malgré le glaive de l'homme luttant contre le Verbe de Dieu, malgré les persécutions se succédant dans le monde païen pour étouffer, à son berceau, l'Eglise du Christ, la religion marche triomphante vers ses immortelles destinées ; fécondée par le sang des Apôtres et des martyrs, elle rayonne jusque dans les coins les plus reculés de l'univers : *usque ad ultimum terræ*.

L'apostolat s'exerce d'abord dans les limites restreintes de la Judée, en faveur des brebis d'Israël, puis il s'élance à la conquête des âmes, et la foi se répand dans l'univers avec force et avec certitude. Le commandement de Jésus-Christ a été exécuté. *Eritis mihi testes usque ad ultimum terræ*.

Mes Frères, ces deux caractères de l'Eglise universelle se retrouvent aussi dans l'Eglise de Québec.

Suivez l'apôtre canadien au sillon de lumière et de bienfaits qu'il trace après lui ! Remontez à sa suite les fleuves du Nouveau-Monde ; enfoncez-vous dans les vastes forêts de l'immense territoire qui n'a connu que l'erreur, et soyez les témoins des prodiges qu'il opère. Il a dressé sa tente aux pieds des Montagnes-Rocheuses ; les côtes du Pacifique sont étonnées de le voir ; les Iles tressaillent d'allégresse à sa venue ; les montagnes et les collines retentissent devant lui des cantiques de louanges, et de tous les arbres du pays font entendre leurs applaudissements (2). Partout, sur ses pas, le Père de famille recueille une riche et abondante moisson.

Missionnaires des premiers temps de notre patrie, ouvriers de la première heure dans cette vigne du Père de famille, écoutez la voix qui retentit aujourd'hui des chaires de ces soixante églises cathédrales et dans ces milliers d'églises paroissiales où un peuple fidèle et nombreux se réunit aux pieds des mêmes autels ! Reconnaissez-vous la voix de vos enfants, comme Isaac reconnaissait celle de son fils Jacob ? La doctrine que vous annoncez, il y a deux cents ans, a-t-elle été mise en oubli ? A-t-elle été remplacée par une doctrine nouvelle ? Le Siège apostolique d'où vous tenez vos pouvoirs, votre consolation, votre force, votre appui, est-il moins cher à vos enfants qu'il ne l'était à vous-mêmes ? Ah ! nous osons le dire, l'aurole de souffrance qui couronne aujourd'hui le front de l'immortel pontife qui gouverne l'Eglise, nous attache à notre Père par un lien nouveau.

Et comment ces cinquante-neuf églises, filles bien-aimées de l'église de Québec, se sont-elles formées ? Par quelle autorité cet immense territoire arrosé par les eaux du Saint-Laurent et du Mississipi, des rivières Colombie et McKenzie, qui a pour limites les deux océans, s'est-il divisé et se divise-t-il encore aujourd'hui ? — Toujours par l'autorité vivante et infaillible du Chef unique de l'Eglise.

L'arbre planté, il y a deux cents ans, sur le rocher de Québec, arrosé par le sang des martyrs et par les sueurs des apôtres de notre patrie, produit tous les jours de nouvelles branches, et sur ces branches poussent des rameaux qui en produisent d'autres à leur tour.

Voyons un peu ce qu'était, il y a deux siècles, cet immense territoire au point de vue du catholicisme.

A cette époque reculée, il y avait à peine deux mille catholiques dispersés sur cette vaste étendue ; un seul évêque pour gouverner ce petit troupeau. Et aujourd'hui on compte huit archevêques, quarante-cinq évêques et sept vicaires apostoliques, cinq millions de catholiques et plus de quatre mille prêtres.

Admirez l'inépuisable fécondité de l'église de Québec ! Voyez comme elle étend ses conquêtes ; comme elle multiplie sa hiérarchie sacrée ! Dans toutes les églises dont la variété fait la beauté, c'est la même foi, le même baptême, le même Dieu : *Una fides, unum baptisma, unus Deus*. « Et quel est le secret de cette vie, de cette puissance d'expansion et de fécondité ? C'est que chez nous, catholiques, tout est ramené au principe de l'unité ; tout repose sur l'unité, et dès lors point de division, point de séparation ; mais une action unique et commune, forte, puissante, qui, sous l'autorité d'un seul, s'étend jusqu'au bout du monde, multipliant sous toutes les formes la grande famille catholique. »

Israël l'avait annoncé lorsque parlant à l'épouse du Christ, il dit : « Tes fils viendront de loin : *Filii tui de longe venient* ; à tes côtés surgiront des filles : *et filiae tuae surgent*. » Tu garderas, tu seras dans l'abondance, et ton cœur s'étonnera et se dilatera de joie ! *Videbis et affluas, et mirabitur et dilatabitur cor tuum*. » (3)

O Jérusalem ! lève les yeux, regarde autour de toi Tes déserts, tes solitudes, la terre autrefois semée de ruines ne pourront suffire à la multitude qui se rendra vers toi Réjouis-toi, toi qui étais stérile ; pousse des cris d'allégresse, toi qui n'étais pas devenue mère. Etends l'espace que tu occupes, développe les toiles de tes tentes, allonge leurs cor-

dages. Tu pénétreras à droite et à gauche, ta postérité héritera des nations et habitera les villes désertes. (1)

C'est à l'Eglise universelle que le prophète Isaïe adresse ces magnifiques paroles ; mais on peut à bon droit les appliquer aux églises qui, comme celles de Québec, ont été mères à leur tour d'une nombreuse postérité.

La parole de Jésus-Christ a été comme toujours puissante et féconde.

Eatis, fructum offeratis, fructus maneat.

Ils sont allés partout : *eatis*.

Ils ont porté du fruit en tous lieux : *fructum offeratis*.

Le fruit demeure toujours : *fructus maneat*.

Pourquoi ? Parce que dans l'Eglise, nous dit saint Cyprien, la doctrine de la vérité est placée dans la chaire d'unité.

Il y a un centre d'unité ; il y a un Pontife infaillible, un Docteur ; un Père.

En un mot, il y a Pierre.

Pierre qui a reçu de Jésus-Christ les clefs du Royaume céleste : il ouvre le ciel, et personne ne peut le fermer ; il ferme et personne ne peut ouvrir ;

Pierre qui confirme ses Frères dans la Foi ;

Pierre qui vit et préside dans ses successeurs ; Pierre qui commande et tous les fronts s'inclinent devant sa parole souveraine ;

Pierre qui enseigne ; et tous les esprits et tous les cœurs se soumettent dans la foi, l'amour et le respect ;

Pierre qui confirme, et tout ce qui est faible et chancelant devient fort et inébranlable.

O Pierre ! O Pontife-Roi, aujourd'hui couronné d'épines ! Vicaire infaillible de Celui qui s'est dit la voie, la vérité et la vie, permettez à vos enfants de l'Eglise de Québec et de toutes les églises dont elle est la mère féconde et glorieuse, de vous offrir à travers l'espace, les hommages respectueux de leur vénération, de leur amour, de leur respect et de leur espérance !

Qui, d'espérances ! car Dieu est avec vous dans cette lutte suprême et décisive que vous soutenez pour la vérité et la justice ; Dieu est avec vous ; il renversera vos ennemis. *Agonizare pro justitia, pro anima tua et usque ad mortem certa pro justitia et Deus expugnabit pro te inimicos tuos*. (2)

Dans leur orgueil insensé, ils croient avoir prévalu contre la justice, contre Dieu lui-même ! Ils se vantent d'avoir anéanti son ouvrage ; d'avoir tué et enterré la *Papauté* ! Nouveaux Pilates ils ont apposé leurs sceaux pour mieux enchaîner leur victime dans le tombeau ; mais viendra le jour où ils entendront avec effroi cette parole qui réjouira le ciel et la terre : *Surrexit !* il est ressuscité !

Chantons des hymnes de joie, car le Seigneur a manifesté sa gloire et sa puissance. *Cantemus Domino, gloriosè enim magnificentus est*. (3)

Telle est en effet l'Eglise catholique ; telle a été, telle elle sera jusqu'à la fin des siècles. Tout change et tout passe ; mais elle demeure parce qu'elle est fondée sur une parole divine qui demeure éternellement ; parole toujours une, parole toujours féconde ; parole qui fera à jamais notre foi, le fondement de notre espérance et l'aliment de notre charité et de notre reconnaissance !

O Eglise de Québec ! tu n'as pas sans doute les mêmes promesses d'immortalité et d'infaillibilité que l'Eglise Universelle, mais il est bien permis à tes enfants de considérer avec amour et orgueil les deux siècles qui mesurent la durée de ton existence glorieuse.

Toujours féconde, tu n'as cessé de cultiver et d'agrandir la vigne confiée à la vigilance des Pasteurs toujours de plus en plus nombreux que le divin Maître veut l'associer.

Toujours une, malgré la multiplicité sans cesse croissante de tes enfants, tu vois ici réunis des Evêques et des Prêtres de presque toutes les parties de ce vaste continent : interroge leur croyance, et ils te diront qu'il n'y a pas un seul article de foi, pas un iota pour lequel un seul d'entre eux hésitât à répandre jusqu'à la dernière goutte de son sang. Remonte le cours de ces deux siècles et interroge à leur tour ceux qui dorment aujourd'hui dans la poussière du tombeau, après avoir achevé leur course apostolique.

Venez confesser votre foi, ô enfants de l'Eglise du Canada !

Venez le premier, sortez de votre tombe glorieuse, ô immortel de Laval ! Venez, vous, les héritiers de son siège et de son zèle !

Apparaissent, vous, les illustres fondateurs de toutes ces églises qui tirent leur origine du Siège de Québec ! Venez, disciples de St. François, premiers missionnaires de ce pays ; venez, enfants de Loyola, soldats généreux dont les combats ont nos gloires les plus nobles et les plus pures, et le sang le plus glorieux trophée de notre foi ! Venez, enfants de St. Augustin, de St. Dominique, de Marie Immaculée, de St. Alphonse, athlètes couronnés de gloire, martyrs de la férocité des bourreaux, ou victimes d'un long et pénible apostolat ; venez missionnaires intrépides des peuples sauvages du Nord-Ouest, de la Rivière McKenzie, de l'Orégon, de la Colombie, de Vancouver ! Apparaissent dans cette Basilique, ô vous zélés et pieux directeurs de nos Séminaires et de nos Collèges, vénérables fondatrices de ces Communautés Religieuses, épouses de Jésus-Christ, qui avez donné à la jeunesse les trésors d'une éducation chrétienne, à la pauvreté le vêtement et la nourriture, au repentir un refuge assuré, à toutes les misères humaines un soulagement et une consolation

Mais ne viendrez-vous pas à votre tour, hardi navigateur de St. Malo, vous qui le premier avez pris possession du Canada, au nom de Jésus-Christ ; et vous qui avez estimé le salut d'une âme un bien plus précieux que la conquête d'un royaume, Samuel de Champlain, pieux fondateur de Québec ; et vous qui n'avez d'autre ambition que de servir Dieu et de travailler pour sa gloire, noble de Maisonneuve, fondateur de Ville-Marie, ne viendrez-vous pas ici témoigner de votre foi ?

Venez aussi nobles enfants de la catholique Irlande, qui avez tant souffert pour rendre témoignage à la foi !

Tous ensemble, ils sont devant vous. M. F. interrogez-les. Quelle a été votre foi ? Ecoutez leur réponse unanime :

« Toujours nous avons cru, toujours nous avons enseigné l'Eglise, Une, Sainte, Catholique, Apostolique et Romaine La foi de Pierre, la foi des Apôtres et des Martyrs a été notre foi »

O mes frères ! Quel spectacle ! Qu'elle auguste assemblée ! Qu'elle est belle cette Eglise du Canada dans sa féconde unité ! Qu'elle est digne de notre admiration et de notre amour dans son tout, qui est l'Eglise catholique ! Qu'elle est inébranlable, sainte et inviolablement unie à son Chef, au successeur de St. Pierre !

(1) Isaïe.

(2) Eccl. IV. 33.

(3) Exod. XV. 1.

(1) Perrone.

(2) Rom. XI. 16.

(1) Act. I. 8.

(2) Lv. 12.

(3) Isaïe, LX. 4.

"Oh! que cette union ne soit jamais troublée! Que rien n'altère cette paix et cette unité ou Dieu habite."

O Marie conçue sans péché, Reine et Patronne de cette Basilique, de cette Maison Royale que Jésus a bâtie pour vous, sa Sainte Mère, abaissez sur vos enfants vos yeux si pleins de miséricorde! Abaissez-les sur l'Eglise de Québec et sur toutes ces illustres Eglises, ses filles bien-aimées si heureuses de vous appartenir. Soyez le fléau de toutes les erreurs; soyez toujours la protectrice de notre foi. Bénissez les Pontifes, les prêtres et les fidèles. Soyez notre force et notre consolation, notre appui et notre joie, notre lumière et notre espérance, soyez plus encore, soyez notre Mère.

Veillez aussi, Monseigneur nous bénir et bénir tous nos vœux. Héritier de la foi et de la charité, du pouvoir et des vertus de l'immortel de Laval, vous êtes le gardien fidèle et intrépide du dépôt de la foi léguée à votre illustre Eglise de Québec par tous les saints pontifes qui vous ont précédé.

Puissez-vous continuer de longues années, *ad multos annos*, cette illustre succession des Laval, des St. Valier, des Briand, des Plessis, cette glorieuse chaîne des pontifes dont le premier anneau touche au berceau de notre patrie!

Votre bénédiction, Monseigneur, répétée par les vénérables Prélats qui entourent votre Siège Métropolitain, sera ratifiée dans le ciel, et sera pour nous tous le gage des bénédictions de l'éternité.

BANQUET DU 1^{ER} OCTOBRE

DISCOURS DE M^{GR}. TASCHEREAU

" Excellence, Messeigneurs et Messieurs,

" Chez tous les peuples du monde, un repas pris en commun a été le gage de la paix, le signe de l'amitié et comme le sceau de l'hospitalité. Il semble qu'il s'établisse tout naturellement une plus parfaite union des cœurs entre ceux qui sont assis à la même table.

" Ce que la nature enseigne, la grâce le fortifie, l'élève et lui imprime le cachet d'une beauté surnaturelle.

" Voilà pourquoi dans cette réunion je vois autre chose qu'un repas ordinaire, car le souvenir qui nous rassemble appartient à un autre ordre de choses où la grâce divine exerce son empire, et j'en conclus que cette grâce n'est pas tout à fait étrangère à cette amitié, à cette hospitalité que nous voulons cultiver.

" De quoi s'agit-il, en effet?

" Il y a deux siècles à pareil jour, le souverain pontife Clément X, d'heureuse mémoire, établit Mgr. de Laval premier évêque de Québec. L'autorité exercée en cette occasion, la juridiction qui en découlait, les bienfaits dont nous rendons grâce et ceux que nous attendons, tout relève de cet ordre de choses qui n'est pas de ce monde.

" La joie que nous ressentons à cette occasion, la prière qui s'épanche de nos cœurs, les manifestations qui se font jour de tous côtés, ce repas lui-même qui nous réunit, tout cela, sans doute, n'est pas surnaturel en soi, mais il a un rapport intime avec ce qui est au-dessus de la nature.

" Aussi, Excellence, Messeigneurs et Messieurs, quand je vois Terre-neuve et Vancouver se donnant la main, le Mississipi et la rivière McKenzie se rencontrant sur le Cap Diamant, j'admire autre chose qu'une réunion amenée par une de ces combinaisons humaines qui passe comme une ombre. Aucun fait purement naturel n'aurait, à mon avis, après deux siècles, la force nécessaire pour opérer ce que nous voyons aujourd'hui. De l'Orient et de l'Occident, du Septentrion et du Midi sont venus des hommes qui ne s'étaient jamais vu, jamais parlé, des hommes appartenant à des races, à des provinces, à des états différents, indépendants les uns des autres, mais tous ont la même foi, la même doctrine, tous ont tenu à honneur et bonheur de venir saluer cette église qui, après l'église apostolique de Rome, est leur mère commune dans la foi.

" Et ce qui fait ressortir davantage le caractère de cette fête, c'est que nous sommes en réalité bien plus de convives qu'il n'y en a d'assis autour de cette table. Les absents de corps sont présents de cœur et d'esprit. Ils sont avec nous dans la reconnaissance, avec nous dans l'allégresse, avec nous dans la prière qui implore les bénédictions célestes, avec nous, le dirai-je? avec nous autour de cette table; car l'hospitalité qui leur a été offerte de tout cœur, ils l'ont agréée de même, tout en regrettant que d'impérieux devoirs les empêchent d'en profiter.

" Cette union des cœurs et des esprits que nous cimentons en mangeant le même pain matériel, ils la nourrissent dans leur âme en pensant à nous comme nous pensons à eux.

" Mais en parlant de ceux qui sont ici présents de cœur pourrions-nous oublier celui qui, à l'occasion de cette fête, nous a donné des marques si éclatantes de l'intérêt qu'il nous porte? Vous avez deviné ma pensée, et nommé celui qui a conféré le titre de Basilique à un sanctuaire qui nous est devenu plus cher que jamais. Vous avez nommé le successeur de Clément X, Pie IX, notre père! Pie IX, le vicaire de Jésus-Christ sur la terre! Pie IX, le rocher immobile contre lequel viennent se briser en frémissant, les vagues écumeuses de toutes les erreurs désastreuses des temps modernes!

" Mais il a un autre titre à notre admiration, et vous ne me pardonneriez pas, si je l'oubliais. Ah! c'est bien lui qui a droit de dire, comme St. Paul: *Ego Vincit in Domino. Moi qui suis prisonnier pour l'amour du Seigneur!*

" Eh bien! oui, ce prisonnier il est avec nous dans notre joie et notre reconnaissance; sa bénédiction paternelle est sur nous. Avec tous ces absents dont je parlais tout à l'heure, il pense à nous comme nous pensons à lui!

" Avais-je raison, de dire que, dans cette réunion, il faut voir quelque chose de plus qu'un repas ordinaire?

" Maintenant, Excellence, messeigneurs et messieurs, puisque, malgré mon indignité, je dois parler au nom de cette église de Québec, votre mère et la mienne, laissez-moi vous dire combien elle est sensible à la marque d'honneur et d'affection que vous êtes venus lui donner en ce jour. Elle en conservera un souvenir ineffaçable, car une tradition toujours vivante et vivace recevra et transmettra à son tour les sentiments de joie et de reconnaissance dont sont inondés les cœurs de tous les enfants de cette église.

" De génération en génération on se racontera la splendeur des illuminations, l'imposante solennité de la procession, les échos de l'artillerie, les accords mélodieux de notre musique religieuse, le choix si heureux du sujet de nos concerts et l'exécution plus heureuse encore de ce chef-d'œuvre, et les mille détails de ces arcs de triomphe élevés à la gloire des métropoles ou de nos missionnaires.

" Et en parlant de ceux qui ont contribué à rehausser l'éclat de cette belle fête, on n'oubliera pas que beaucoup de nos concitoyens, qui ne partagent pas notre croyance, ont néanmoins contribué généreusement à augmenter notre allégresse, en s'y associant avec une cordialité dont nous garderons toujours l'agréable et reconnaissant souvenir."

DISCOURS DU MAIRE

" Qu'il plaise à Votre Grâce,

" C'est pour moi un contentement infini, comme premier magistrat de cette ville ancienne et renommée, d'avoir l'occasion, au nom et de la part des citoyens de Québec, de souhaiter la bienvenue à tant de membres vénérables et illustres des ordres épiscopaux et sacerdotaux, qui ont eu la bienveillance de consentir à honorer de leur présence la célébration d'un événement commémoratif qui jette un si grand lustre sur notre ville, et ajoute encore aux nombreux souvenirs historiques pour lesquels elle s'est éminemment distinguée parmi toutes les villes de ce continent.

" Je regarderai toujours comme l'un des plus heureux événements de ma vie que la tâche me soit échu, officiellement, de participer aux augustes cérémonies qui ont été couronnées par le banquet actuel, et les archives de notre conseil conserveront avec soin, pour la postérité, la mémoire de la part que ce corps a pu prendre en cette occasion. L'histoire des deux cents dernières années brille par des faits d'armes accomplis par terre et par mer, dont la forteresse de Québec a été le centre; mais ce jour rappelle à notre esprit une histoire qui, si elle est entourée de moins d'éclat que la narration de sièges et de batailles, n'expose pas moins la gloire et la valeur plus précieuses à la race humaine dans la narration paisible des conquêtes du missionnaire, acquises au prix de souffrances non moins héroïques et beaucoup plus glorieuses que celle de guerrier.

" L'un descend dans la tombe couronné de lauriers, encouragé par les acclamations du genre humain dans tout l'éclat qui accompagne les grandes actions militaires, l'autre meurt dans l'obscurité, méprisant l'approbation du monde, ne se souciant seulement que de l'approbation de sa conscience, l'accomplissement de son devoir et acceptant, comme sa seule récompense, la couronne du martyr.

" Il ne m'appartient pas de m'aventurer sur un sujet comme celui-ci, mais tout catholique doit regarder avec orgueil et satisfaction la prospérité de l'église, fondée par ces saints personnages et qui fleurit aujourd'hui dans la puissance du Canada, où, sous les lois anglaises, ses droits et ses privilèges sont assurés, ses biens protégés et garantis par la plus haute sanction que la loi puisse donner et son développement futur assuré par l'administration éclairée des prélats illustres qui président à ses destinées.

" Désirant renouveler l'expression du grand honneur qui a été accordé à notre ville par la présence de tant d'hommes vénérables, venus de loin, je leur souhaite de nouveau la bienvenue et j'espère que le souvenir de leur visite dans cette ancienne capitale, restera gravé dans tous les cœurs, comme peut-être le plus mémorable événement de notre vie."

DISCOURS DE L'HON. M. CHAUVEAU

Monseigneur l'Archevêque de Québec,

Excellence,

Messeigneurs et Messieurs,

Vous venez de l'entendre et d'y applaudir à bon droit: ce banquet n'est pas un banquet ordinaire: c'est pour bien dire une partie de la fête religieuse que nous célébrons et rien ne saurait mieux relever et ennoblir l'acte si naturel que nous accomplissons en ce moment que le langage mystique dont notre digne Archevêque vient de l'honorer.

Un grand poète l'a dit: il y a plus de choses dans le ciel et sur la terre que nous n'en rêvons dans notre philosophie—et l'on peut ajouter qu'il y a un sens plus profond aux choses les plus ordinaires qu'on ne peut le soupçonner. Chez tous les peuples anciens à Rome comme à Sparte, chez les nations sauvages de l'Amérique comme dans les contrées à demi civilisées de l'Asie, il se donnait autrefois des banquets où l'on invitait les âmes des ancêtres; à celui-ci sont conviés tous les grands souvenirs de notre histoire; bien plus tous ceux de l'histoire des nations qui ont peuplé ce continent; bien plus encore tous ceux de l'église qui par Rome et Jérusalem se relie aux premiers âges du monde.

Ces souvenirs, sans doute, il serait impossible d'en donner même la plus faible esquisse—mais les noms des grands hommes qui ont illustré les annales des peuples ont cette puissance magique de tout rappeler, de tout dire, de tout condenser dans quelques lettres—et c'est pour cela que vous les avez entendus proclamer aujourd'hui avec tant d'éloquence du haut de la chaire sacrée; pour cela qu'à l'occasion de cette fête, ils remplissent depuis plusieurs jours les colonnes de nos journaux: pour cela que ce soir vous verrez briller à travers les feux de l'illumination tant de noms, de portraits et de monogrammes. C'est notre manière à nous, peuples modernes, d'évoquer les mânes des ancêtres, de leur faire raconter le passé d'un seul trait, de leur arracher bien plus sûrement que ne le faisait la vieille nécromancie, les secrets de l'avenir en modelant à leur ressemblance les pensées, les sentiments, les aspirations des générations nouvelles.

Ainsi pour nous tenir dans l'ordre d'idées qui doit présider à ce banquet, si nous voulons rappeler en deux mots les luttes du christianisme contre les féroces pratiques de l'idolâtrie dans les premiers jours de notre histoire, deux noms glorieux ceux de Brébeuf et de Lalemant feront apparaître de suite à nos yeux les travaux de tous nos missionnaires, les souffrances de tous nos martyrs.

Si pensant aux nobles tribus alliées de nos ancêtres, nous voulons consacrer le souvenir de ces peuplades errantes qui ne seront bientôt que des légendes, les noms de deux hommes vraiment distingués, de deux philosophes de la forêt, qui plus heureux que Socrate et Platon, ont pu saisir par le baptême et l'évangile la réalité de leurs songes, de ce qu'ils avaient rêvé dans leur philosophie les noms de Memberton et de Kondiarok évoqueront toute la période anti-historique et pour bien dire fabuleuse de ce continent.

Si je veux parler de l'organisation de cette église, aujourd'hui si vaste et si nombreuse, si je veux représenter toute une société naissante et se développant dans ce qui n'était alors qu'une forêt vierge, rappeler les triomphes des guerriers comme les travaux des administrateurs, le dévouement des pieuses fondatrices de nos couvents, l'héroïque existence de l'habitant canadien laboureur et soldat, élevant bravement de nombreuses familles sur le principe que lorsqu'il n'y a rien ou peu de chose pour deux il y a toujours assez pour quinze ou vingt; si j'entreprends de raconter les premiers pas de l'instruction publique, de la charité chrétienne, des lettres, des sciences, de l'industrie elle-même, je n'aurai qu'à prononcer le nom qui, dans cette fête en toute justice doit être au premier rang, je n'aurai qu'à nommer l'illustre de Laval-Montmorency; autour de ce nom à jamais glorieux se grouperont de suite et le passé et le présent et l'avenir du Canada, disons mieux de l'Amérique catholique.

S'il s'agit de rappeler la fondation de cette colonie de Montréal très-distincte, de celle de Québec, de cette entreprise hasardeuse et jugée alors plus que téméraire d'un établissement français au sein du pays Iroquois, il suffira de vous montrer de Maisonrouve portant et érigeant lui-même sur le Mont-Royal le signe du salut. Son nom dira aux habitants de la cité-sœur tout ce que nous disent à nous-mêmes ceux de Jacques-Cartier et de Champlain.

Si ensuite il me fallait dire la douloureuse et difficile transition qui fit de la Nouvelle-France une possession britannique, la prudence, la sagesse que montrèrent nos pères lorsqu'il s'agit de concilier le bon vouloir de leur nouvelle métropole et pour cela reprimant les sentiments les plus vivaces, je n'aurais qu'à nommer Mgr. Briand.

Faut-il raconter la grande lutte de notre nationalité et de notre religion contre les envahissements d'une oligarchie acharnée à notre perte, lutte qui en définitive a procuré à ce pays la liberté dont nous jouissons en commun avec nos co-sujets de toutes les origines, je n'ai pas même besoin de prononcer les noms de nos tribuns et de nos publicistes; ils seront tous évoqués avec celui de Plessis, dont la prudence et la fermeté en sauvegardant les droits de l'église assurèrent ceux de la société civile.

Passant au pays d'où tant de nos concitoyens tirent leur origine, abordant avec le respect qu'elle mérite, l'île verdoyante que le voyageur américain perçoit la première dans l'ancien monde, il qui fut autrefois couverte de monastères, asiles de la poésie, de la science et de la vertu, pays qui par un détestable anachronisme a partagé avec l'héroïque Pologne l'honneur de souffrir pour la foi en plein dix-huitième siècle, qui a envoyé des légions de martyrs au ciel et répandu sur toute la surface du globe des légions de croyants; si nous voulons retracer d'un seul mot toute l'histoire de l'Irlande, le nom de son grand tribun O'Connell se trouvera de suite sur toutes les lèvres.

N'oublions pas en même temps que le nom qui rappelle les plus grandes gloires militaires de l'empire dont le drapeau glorieux nous protège encore, le nom de Wellington est à jamais associé au mouvement de justice qui rendit aux catholiques des trois royaumes leurs droits civils et politiques, à l'acte d'émancipation.

A l'origine du Christianisme quel grand nom mystique que celui qui fut donné au Prince des apôtres par Dieu lui-même—ce nom de Pierre, symbole vénéré dans l'ancienne comme dans la nouvelle loi, symbole qui se trouve dans tous les cultes bons ou mauvais depuis l'Égypte et la Gaule jusqu'à l'Amérique du Sud, nom qui s'identifie de nos jours avec le plus grand monument religieux des temps modernes nom qui signifie et le chef de l'église et l'église elle-même!

Si à la suite de ce nom qui rappelle à la fois l'apostolat, la persécution, le martyre et le triomphe nous voulons songer à des jours plus heureux sinon plus glorieux, de suite Constantin, Charlemagne et Saint Louis nous apparaîtront, ces deux derniers nous disant bien haut ce que peut faire notre mère chérie la France lorsqu'elle sait se montrer la fille aînée de l'église, ce qu'elle sera peut-être encore un jour si Dieu n'a pas fermé le livre de ses glorieuses destinées.

Thomas d'Aquin et Bossuet nous montrent l'église triomphante par la science et l'éloquence, tandis que le nom de Léon X fera passer sous nos yeux le magnifique cortège des grands artistes, des littérateurs chrétiens de son siècle et nous rappellera cet illustre patronage des sciences, des lettres et des arts qui fait la gloire du Vatican. Si nous voulons contempler un spectacle plus sublime encore, voir à la fois les orphelins recueillis, les malades secourus les ignorants et les deshérités de toutes les classes adoptés par la charité chrétienne, le nom de Vincent de Paul réunira toutes ces merveilles.

Enfin si nous voulons louer le plus généreux effort qui se soit jamais fait pour l'union de l'ordre et de la liberté, parler d'une époque aussi triste sous le rapport du droit violé et de la tradition foulée aux pieds que glorieuse à raison de la plus majestueuse et de la plus sainte des résistances, si nous voulons faire pâlir tous les tyrans et les usurpateurs, faire rougir (ce qui est plus difficile) tous les traîtres et les intrigants au milieu de leurs succès et de leurs triomphes—le nom de Pie IX, le nom du Pontife vénéré, du prisonnier du Vatican, s'élançant de vos cœurs sur vos lèvres, retentira dans cette enceinte comme un cri suprême, d'amour, de prière et d'espoir (acclamations vives et prolongées.)

Messeigneurs et messieurs,

L'œuvre de la civilisation chrétienne en Amérique à laquelle ceux qui ne partagent pas toutes nos croyances ne peuvent nier que nous avons donné la plus vive impulsion—je n'en veux d'autre preuve que les ouvrages récents d'un de leurs meilleurs écrivains, M. Parkman, et le concours bienveillant donné à cette fête par nos concitoyens protestants, et que l'Archevêque de Québec a si bien apprécié,—cette œuvre ne peut recevoir qu'une impulsion plus grande encore de cette démonstration. C'est quelque chose au milieu de l'envahissement des préoccupations matérielles que de voir des hommes se réunissant de si loin pour une idée, l'idée religieuse que tant de symptômes hélas nous montraient naguère comme affaiblie dans le monde entier par les attaques répétées du scepticisme et du matérialisme.

Même en dehors de notre religion, toutes les voix honnêtes s'élèvent plus que jamais contre ces funestes tendances, et parmi celles-là aucune ne s'est fait entendre avec plus de force et de majesté que celle qui vient de se taire pour toujours, la voix de Guizot. Cet homme d'état, ce publiciste illustre vient presque de fermer la marche funèbre des grands génies qui se levèrent sur la France au commencement de ce siècle, n'oublions pas qu'à la honte de bien des catholiques, il réclama avec énergie contre la spoliation des États Romains qu'il reconnut le pouvoir temporel comme une nécessité sociale et politique, qu'il caractérisa comme une grande perturbation de toute la société chrétienne les événements que nous déplorons nous-mêmes.

La postérité, Messeigneurs et messieurs, se souviendra de la grande démonstration que nous faisons aujourd'hui. Si nous contemplant avec étonnement l'immense progrès qui s'est opéré dans les deux siècles révolus aujourd'hui, peut-être nos descendants seront-ils encore plus étonnés que nous lors qu'après un autre siècle ils porteront leurs regards en arrière. Ils auront aussi, eux, bien des noms à ajouter au catalogue des illustres, noms que certaines convenances m'empêchent de prononcer ici. Par exemple à celui du second fondateur de notre Université-Laval, Louis Jacques Casault, il en est d'autres intimement liés à l'œuvre de Mgr. Laval qui s'ajouteront alors avec un bien grand éclat.

Ceux qui ont multiplié dans la région de Montréal et sur les rives de l'Ottawa, sur les points pour nous les plus contestés et les plus menacés, tant de fondations nouvelles, recevront alors

l'apothéose de l'histoire. Dans les immenses régions de l'Ouest des peuples nombreux acclameront des noms que la petite Province de Manitoba vénérait aujourd'hui; dans les provinces du golfe, sur les côtes de l'Atlantique, dans ces villes maritimes dont les flottes couvriront alors toutes les mers, des catholiques émancipés de la plus odieuse sujétion sous le rapport de l'insurrection publique sauront à qui faire honneur de leurs libertés si difficilement conquises. (Vifs applaudissements.)

Dans les immenses contrées que couvrent le drapeau constellé de la grande république, notre religion qui a déjà fait tant de progrès en comptera de plus grands encore. Dans les déserts que traversent les grandes voies ferrées qui s'étendent de l'Atlantique au Pacifique, dans bien des grandes villes qui, malgré la foule, sont encore pour notre religion d'autres déserts, des Jérusalem nouvelles rappelant les vers du grand poète français, Racine, tressailleront d'allégresse à la vue des nombreux enfants que "dans leur sein elles n'auront point portés."

Enfin sur les côtes de l'Océan Pacifique des légions de missionnaires se sont élancées vers la conquête spirituelle de l'Asie, ils auront porté d'Occident en Orient ce flambeau de la foi qui nous est venu du vieux monde, ils auront rejoint les missionnaires de l'Europe et avec eux ramené la civilisation chrétienne au berceau de toutes les religions antiques. Grande sera la joie que l'Eglise du Canada en ressentira, car alors la véritable route de l'Europe vers les Indes à travers l'Amérique si longtemps cherchée aura servi les vues de la Providence!

Et soyez certains, Messieurs, que dans la grande fête de famille qui se donnera dans un Québec, je l'espère, beaucoup plus splendide, et j'ose l'espérer, aussi catholique que celle d'aujourd'hui, en présence de cette grandiose nature que rien ne pourra détruire, au milieu des monuments de notre histoire, s'il en reste encore, du moins en présence de cette vénérable basilique de Notre-Dame de Québec, que sa nouvelle et auguste consécration aura protégée contre les atteintes du Vandalisme moderne, soyez certains que dans cette grande fête le souvenir du premier octobre mil-huit-cent-soixante-et-quatorze, ne se séparera pas plus de celui du 1er Octobre seize cent soixante-et-quatorze, que vos noms, Messieurs, ne pourront être séparés de celui de l'illustre Laval. (Longs applaudissements.)

L'ILLUMINATION

L'illumination a été digne en tous points du reste de la fête, et ceux qui en ont été témoins ne l'oublieront pas de longtemps.

Jamais de mémoire de Québécois on avait vu tant de spon et d'élan chez nos concitoyens. C'était à qui surpasserait son voisin et l'on cite de pauvres gens qui ont économisé toute la semaine, afin de pouvoir, eux aussi, prendre part à l'illumination.

Des hauteurs du Mont-Plaisant, la vue s'étendait de tous côtés sur des milliers et des milliers de lumières; on eut dit la vieille capitale envahie tout-à-coup par un monde de feu-follets voltigeant dans nos rues tortueuses, grimpaient lestement nos côtes pour se reposer un instant dans les clochers de nos églises.

Et puis, au milieu de tout cela une foule ravie, joyeuse, bruyante, le peuple enfin s'amusant, riant, battant des mains. C'était superbe. En partant de l'église St. Jean, brillamment éclairée, on ne voyait des deux côtés de la rue, que des lampes chinoises et des girandoles illuminant des inscriptions, des décorations emblématiques. Quelques maisons semblaient littéralement transformées en pagodes chinoises, tant les décorations étaient nombreuses, les lumières vives et variées.

L'espace nous manque pour signaler à nos lecteurs toutes ces splendeurs; nous devons cependant mentionner la maison de M. Berlinguet, dont le dôme ruisselant de lumières faisait ressortir vigoureusement la statue de Jacques-Cartier tenant en main un drapeau français.

La porte St. Jean, ordinairement la terreur de nos jolies femmes et la désolation de nos dandys, s'était transformée pour la circonstance. Elle suintait bien encore un peu quelques gouttes d'eau, mais elle étincelait d'une auréole de lumière et les plus jolis chapeaux se hasardaient sans crainte sous ses voutes éblouissantes de clarté.

Les autres rues du faubourg St. Jean ne cédaient en rien à la rue principale; nous mentionnerons particulièrement la rue d'Aiguillon et la rue Richelieu.

En dedans des murs, le spectacle n'était pas moins imposant. La banque d'Epargne n'avait voulu rien épargner en cette occasion et avoir la profusion de lumières qui l'inondait, l'esprit se reportait plutôt vers les palais enchantés des mille et une nuits que vers une institution prosaïque et prospère.

Notre vieille cathédrale, aujourd'hui devenue une basilique mineure, dominait la place du marché de toute la hauteur de ses tours et de son clocher, renvoyant au loin l'éclat de ses lumières et illuminant superbement les environs. Le collège des Jésuites, qui doit, hélas! bientôt disparaître, semblait vouloir une dernière fois attirer l'attention et dire un suprême adieu à ses splendeurs passées.

Des inscriptions rappelant les noms de nos historiens, de nos hommes de guerre, de nos missionnaires ornaient les vieilles murailles de cet ancien asile de la science, tandis que les fenêtres rivalisaient de clarté avec les ogives de la cathédrale.

Les arcs de triomphe érigés par les soins des diverses congrégations de la ville, du maire et de la corporation étaient éclairés à giorno et produisaient le plus charmant effet.

Le kiosque construit par la corporation au milieu du rond de chaîne et au centre duquel la fontaine, éclairée par mille lanternes, lançait mille gerbes étincelantes, attirait particulièrement l'attention.

L'Ecole Normale, l'Université-Laval, le Séminaire s'étaient donnés la main et rivalisaient de décors et d'ornementations.

Vers neuf heures un immense jet de lumière électrique fut lancé sur la ville du haut du clocher de la basilique. L'effet fut saisissant; la place du marché fut éclairée comme en plein jour, et à côté de cette puissante lumière toutes les autres rentrèrent dans l'ombre.

A ST. ROCH.

St. Roch n'a pas voulu faire moins que la haute ville et s'est maintenu à la hauteur de sa réputation. L'église était décorée avec goût, et les nombreux transparents qui ornaient les fenêtres ne laissaient rien à désirer.

Sur le portail se dessinait un portrait de Pie IX et de chaque côté, dans les ogives des tours, deux figures représentant la Sœur Marie de l'Incarnation et la Sœur Bourgeois ressortaient rayonnantes de la pénombre.

Aux environs, nous avons remarqué les résidences princières de MM. Valin et Nazaire Turcotte, splendidement illuminées. Le couvent de St. Roch et l'école des Frères ont aussi largement droit à nos félicitations.

LA POINTE LEVIS.

Vue de la platte-forme, la ville de Lévis et les paroisses environnantes, présentaient un coup d'œil magique; l'illumination de ce côté s'échelonnait sur les hauteurs, s'étendait de droite et de gauche sur un parcours de près de deux lieues. Nous regrettons que le temps ne nous ait pas permis de visiter tout cela, mais nous n'en sommes pas moins reconnaissants aux habitants de la côte sud, pour le brillant spectacle qu'ils nous ont donné.

En somme nous pouvons dire sans crainte qu'il serait difficile de concevoir un spectacle plus grandiose que celui que présentait la ville hier soir. Nous oserons même affirmer que, grâce à son site pittoresque, à ses côtes, à ses points de vue qui nous ménagent ces brusques échappées que l'on ne voit nulle part ailleurs, la ville de Québec illuminée peut à juste titre se faire gloire d'offrir à l'étranger un spectacle qu'il lui serait difficile de voir ailleurs.

NOS GRAVURES

L'AERONAUTE DURUOF

Je viens de passer une journée entière avec M. et Mme Duruof, que j'ai trouvés à Londres, entièrement remis de leurs fatigues et de leurs émotions. J'ai exécuté sur leurs indications le dessin que je vous envoie, et qui représente aussi fidèlement que possible le moment dramatique de leur sauvetage.

Il y avait près de deux heures que nous étions presque entièrement plongés au sein des vagues, me disait Mme Duruof; j'étais morte de froid. Appuyée contre la paroi de la nacelle, ma tête seule sortait de l'eau, et quelquefois une lame immense se jetait sur le ballon et nous submergeait complètement pendant des secondes qui me paraissaient avoir la longueur de siècles. Mon mari se cramponnait parfois au cercle et trouvait un point d'appui sur la corde d'ancre qui était tendue comme une barre de fer, car chose singulière notre vitesse était si grande que l'ancre glissait à la surface des vagues sans s'y engouffrer. — Quelquefois, Duruof plongeait au fond de la nacelle pour en retirer un sac de lest, qui transformé en un amas de boue, n'en allégeait pas moins notre esquif et lui permettait de mieux flotter. . . . Quand la chaloupe du brave William Oxley vint nous sauver, j'étais déjà presque complètement évanouie!

L'accueil que les voyageurs trouvèrent à bord du petit bateau pêcheur *Grand-Charge* est admirablement touchant.

Le brave William Oxley et ses matelots, me disait Duruof, étaient pour nous aux petits soins; nous parlions par signes comme des sourds-muets, car il ne sait pas un mot de français et la connaissance personnelle de l'anglais se borne aux élémentaires notions du *yes* et du *good morning*. Mais il n'en pécha pas moins de beaux harengs tout frais à notre usage. Il nous donna, à ma femme et à moi, les seuls vêtements qu'il possédait, et qui consistaient en pantalons et jaquettes de toile huilée.

Quand les aéronautes arrivèrent à Grimsby, qui est un port de pêche très-important, situé près de l'embouchure de l'Humber, en Angleterre et non en Ecosse, comme on l'a dit partout à Paris, avec cette ignorance profonde de la géographie qui continue à nous caractériser, ils furent accueillis avec un enthousiasme indescriptible. Les Anglais ont un amour particulier pour les intrépides, pour les âmes vaillantes et bien trempées. Ils se montrèrent fiers de tendre les mains aux courageux aéronautes français, et de compter leurs sauveteurs au nombre de leurs enfants.

A Londres, Duruof et sa femme sont le point de mire de tous les Barnums, de tous les entrepreneurs de fêtes, de concerts, d'hippodromes et de cirques. C'est à qui aura ces naufragés exceptionnels, descendus des airs avant d'être sauvés des eaux. Un directeur de théâtre populaire a proposé à Duruof de l'engager, lui et sa femme, comme *mimes* dans un drame en cinq actes qu'il allait commander à un bon faiseur. — Vous n'aurez qu'à paraître en scène à chaque fin d'acte, lui disait-il; au moment du dénouement, vous vous montrerez avec votre costume de toile huilée. Duruof et sa femme courent encore!

Quand j'ai vu M. et Mme Duruof, ils avaient hâte de revoir le sol français. Ils l'ont retrouvé dimanche dernier et ont reçu à Calais un accueil aussi splendide que touchant. Salves d'artillerie, banquets, bal, rien n'a manqué à la fête. La souscription en l'honneur des aéronautes s'est élevée à 12,000 francs environ. Un concert public a été organisé en faveur des marins anglais. C'est là une généreuse pensée à laquelle nous ne saurions trop applaudir, car nous ne devons pas séparer dans nos mémoires les marins anglais du *Grand-Charge*, des aéronautes français du *Tricolore*. Ils sont également dignes de notre estime. Si le *Tricolore* représente la hardiesse, le *Grand-Charge* semble être le symbole du dévouement.

ALBERT TISSANDIER.

STEEPLE-CHASE

La course aux barrières est un fort bel amusement, dont le seul inconvénient est représenté par cette gravure.

FLEURS D'AUTOMNE

Hélas! nous allons tout à l'heure voir les dernières. Hâtons-nous de les cueillir et d'en respirer les parfums.

M. GUIZOT

L'article suivant sur le grand homme d'état qui vient de mourir sera lu avec intérêt, quoique incomplet:

Il ne disparaît pas, toutes les quinze, un mort aussi illustre que M. Guizot, et si l'on comptait bien les hommes de cette taille qui nous restent en France, à cette heure, on n'arriverait pas jusqu'à dix. Jamais le mot, tant de fois cité du maréchal Soult, n'a été plus vrai qu'aujourd'hui: *On bat le rappel à haut*. Les derniers débris du siècle passé s'en vont, un à un, comme des épaves glorieuses demeurées sur la grève et longtemps respectées du flot et que la mer emporte pour les jeter à l'infini.

C'est une si belle et si noble chose que le talent vrai que M. Guizot mourant a rencontré des jugements apaisés jusque chez ceux-là mêmes qui étaient en droit de se montrer sévères pour sa mémoire. En somme, l'illustre homme d'Etat a de belles funérailles. On a senti instinctivement que c'était une force qui partait. Force plus d'une fois fatale et qui essaya de jouer en politique le rôle de la barre de fer qui voudrait arrêter un train en marche.

La roideur et la résistance donnent une attitude sculpturale, plutôt qu'une puissance politique, et si la popularité a ses enivres et ses dangereuses fièvres, l'impopularité, qu'on ne brave ou qu'on ne défie pas impunément, a pour premier danger l'infécondité. Ce qui manquera toujours aux hommes comme M. Guizot c'est ce certain je ne sais quoi qui fait qu'on aime une individualité et qu'on la suivra partout coûte que coûte. Le charme, cette vertu indéfinissable, plus puissante que toutes les autres, leur est refusée. Ceux-là mes qui les servent et qui les défendent sont forcés, comme le faisait habilement Henri Heine, d'avouer qu'on peut leur accorder le respect, mais qu'on leur refusera toujours l'affection. "De méchantes langues," dit Henri Heine dans *Lutèce*, "m'assurent que les doctrinaires s'imaginent "être aimés déjà à présent. Tel est l'aveuglement des "hommes même les plus clairvoyants. Non, monsieur "Guizot, nous n'en sommes pas encore venu à vous aimer; "mais nous n'avons pas non plus cessé de vous vénérer!" Avec quelle adresse le main poète, cantonné, cette fois, dans le journalisme, fait passer les éloges qu'il adresse à ce Lycurge du canapé doctrinaire! Mais les précautions qu'il lui fallait prendre pour les écrire d-montrent combien peu M. Guizot était aimé dans un pays où être aimé, c'est-à-dire être heureux, équivaut à posséder toutes les qualités.

Les mots commis sur ces hommes qui sont comme la vivante histoire de notre temps rempliraient d'ailleurs des volumes semblables à ces *ana* du dix-huitième siècle, livres légers qui avaient bien leur valeur, un des plus sévères qui aient jamais été dits sur M. Guizot le fut, un jour, par la reine Marie-Amélie, toute navrée de voir l'entêtement superbe du ministre de Louis-Philippe perdre jour par jour, la monarchie de juillet: "C'est un crabe "acharné, cramponné au rocher du pouvoir, dit-elle. "Pour l'en arracher, il faudrait arracher le rocher même." C'est ce qui advint, en février. M. Guizot, après comme avant la chute, devait conserver cette inflexibilité sereine qui ne lui permettait pas, non-seulement de confesser, mais d'apercevoir ses erreurs. Ce sont les gens heureux, ces hommes de marbre.

Il y avait loin cependant, en 1874, du temps où M. Guizot, protégé par Royer-Collard, était le secrétaire de l'abbé de Montesquiou, devenu ministre, ce Montesquiou, dont une satire disait alors:

Opérez un miracle, ô mon Dieu! et faites
Que l'abbé Montesquiou devienne un Montesquiou!

Que d'épreuves, que de douleurs, que de désastres, depuis ces jours lointains! Or, tel qu'il avait été jadis, cuirassé dans sa doctrine, M. Guizot, plus qu'octogénaire, était demeuré droit dans sa redingote strictement boutonnée comme dans une armure de combat. L'âge pourtant avait affaibli les facultés puissantes de ce lutteur par la plume et par la parole. J'ai causé avec quelqu'un qui l'a vu plusieurs fois dans les derniers mois de sa vie. Il était depuis mai et juin derniers, en quelque sorte tombé en enfance. Et cependant, chose admirable, deux ou trois heures par jour et au même moment, il retrouvait, dans toute leur vigueur, ses facultés passées. Il faisait alors un signe, quelqu'un auprès de lui, prenait la plume et, sans l'ombre d'une hésitation, avec une singulière rectitude de pensée et une propriété excellente de termes, il dictait des pages entières du quatrième volume de son *Histoire de France racontée à mes petits enfants*. Ces feuillets ainsi tracés sous sa parole, on les envoyait aussitôt à l'imprimerie et le public les lira tels que M. Guizot les a dictés, comme un vieux coursier qui parfois s'éveille et fournit encore, sans broncher une traite suprême. Puis, ces heures d'éveil, de sursaut et d'activité cérébrale une fois passées, le vieillard retombait dans son état profond d'atonie, pour se retrouver tout entier, le lendemain, aux mêmes heures. Ainsi l'historien survivait réellement à l'homme et il semblait qu'il attendit d'avoir terminé son œuvre pour rendre le dernier soupir.

JULES CLARETIE

NAISSANCE.

A Carillon, le 26 septembre, la Dame de William Fletcher, un fils.

MARIAGE.

En cette ville, le 5 octobre courant, par le Révd. Père Provost, Dr. Oésine Bruno, à Dame Louise Lalonde.

ON DEMANDE

50 FERBLANTIERS ET COUVREURS

au No. 280, RUE ST. LAURENT,

MONTREAL.

Le plus haut salaire sera payé.

5-42-57 509.